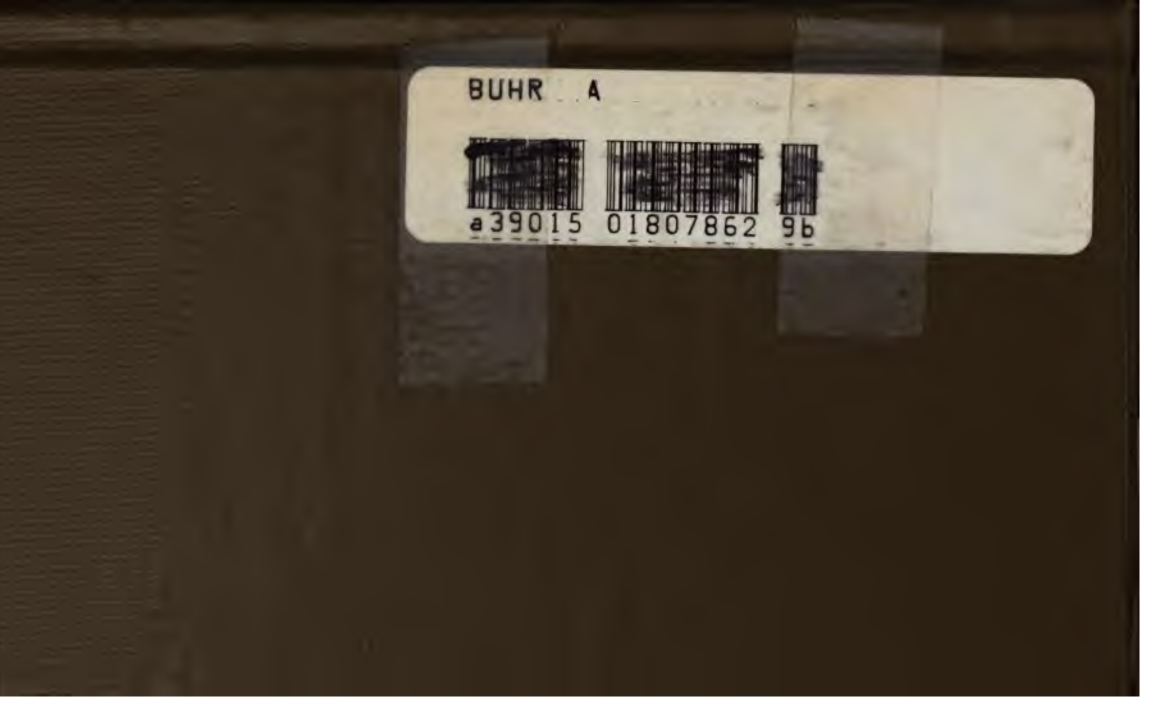
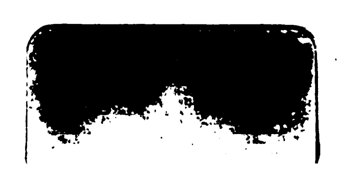

BUHR A
a39015 01807862 9b


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
1817



MÉMOIRES

DE

J.-B. LOUVET,

ET DE LA JOURNÉE

DU 31 MAI 1793.

TOME II.

DE L'IMPRIMERIE D'HÆNER, A NANC

MÉMOIRES

DE

J.-B. LOUVET,

AUTEUR DE FAUBLAS,

EMBRE DE LA CONVENTION, etc;

DE LA JOURNÉE DU 31 MAI,

IVIS DE QUELQUES NOTICES POUR L'HISTOIRE ET LE RÉCIT DE MES PÉRILS DEPUIS CETTE ÉPOQUE JUSQU'A LA RENTRÉE DES DÉPUTÉS PROSCRITS DANS L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

---

ste ciel! éclaire ce peuple malheureux pour lequel je désire la liberté.... Liberté!.... elle est pour les âmes fières qui méprisent la mort et savent à propos la donner. Elle n'est pas pour ces hommes corrompus qui, sortant du lit de la débauche ou de la fange de la misere, courent se baigner dans le sang qui ruisselle des échafauds. Elle est pour le peuple sage qui chérit l'humanité, pratique la justice, méprise ses flatteurs, connaît ses vrais amis, et respecte la vérité. Tant que vous ne serez pas un tel peuple, ô mes concitoyens! vous parlerez vainement de liberté, vous n'aurez qu'une licence dont vous tomberez victimes chacun à votre tour; vous demanderez du pain, on vous donnera des cadavres, et vous finirez par être asservis.

MADAME ROLAND.

TOME SECOND.

PARIS,
A LA LIBRAIRIE HISTORIQUE,
UE SAINT-HONORÉ, HÔTEL D'ALIGRE, N° 123,
et rue de l'Arbre-Sec, n° 26.
1821.

QUELQUES NOTICES POUR L'HISTOIRE; ET LE RÉCIT DE MES PÉRILS DEPUIS LE 31 MAI.

JEAN-BAPTISTE LOUVET, l'un des Représentans proscrits en 1793.

LE moment arrive. Toulon, jusqu'alors furieux de jacobinisme, se déclare tout-à-coup pour la république, et bientôt la trahit. On livre Toulon aux Anglais, et, pour des raisons qu'apparemment on le forcera d'expliquer quelque jour, le comité de salut public répand, accrédite et laisse subsister six mois le bruit que *Beauvais* a été pendu par les Anglais. L'autre député, *Bayle*, s'est tué dans son cachot. Bayle était un homme violent et

grossier, que les exagérations de la montagne avaient trompé jusqu'alors. Quand il aura vu, de ses yeux, que cette montagne livrait Toulon à l'Angleterre, et qu'il fallait qu'il devînt, lui, l'instrument ou la victime de cet affreux machiavélisme, il aura eu recours au suicide, ou bien, s'il a voulu faire du bruit, on l'aura tué. Cependant les Anglais, maîtres de Toulon, le gardent tout le temps que durent la scission de Bordeaux et le siége de Lyon. S'ils avaient rendu Toulon trop tôt, les troupes qui l'assiégeaient, et qui, presque toutes, avant qu'on eût eu le temps de les travailler, étaient anti-jacobites, loin d'aller combattre Lyon, se fussent déclarées pour lui : Lyon tombe enfin ; il faut encore laisser aux jacobins le temps d'y massacrer les meilleurs républicains, toujours *convaincus* de royalisme ; le temps aussi d'acheter, par la famine la, conquête de Bordeaux,

où les meilleurs citoyens seront traités comme à Lyon, comme à Marseille, comme à Paris, comme partout (1). Cela fait, les Anglais tiennent leur promesse, et leur intérêt est de la tenir; car, n'oubliez pas que les montagnards, généralement détestés, ont fait leur journée du 31 mai contre des hommes aimés, estimés, très-popularisés, je ne dis pas dans tout Paris, mais dans tout le reste de la France. Pour désarmer l'indignation universelle, pour étonner les faibles, pour gagner les indécis, pour ramener toute cette multitude qui ne raisonne pas les événemens, il faut bien que les puissances consentent à suspendre leurs succès et même à recevoir des revers,

---

(1) Il faut rendre cette justice à Tallien, qu'après la prise de Bordeaux, il y a empêché bien du mal. Sans lui, cette ville aurait été traitée avec autant de barbarie que Lyon.

à l'époque même où leurs agens seront devenus les tyrans de la représentation, et disposeront de tout dans le gouvernement. Car enfin, cette masse d'individus que toutes les apparences entraînent, et qui ne va jamais jusqu'au second raisonnement, dira : Mais lorsque Péthion, Brissot, Guadet, etc., étaient dans la convention, nous étions souvent battus par les ennemis; aujourd'hui, qu'ils n'y sont plus, et que Robespierre, Barrère, Marat, Collot, etc., conduisent seuls nos affaires, nous avons partout des succès : les premiers étaient donc d'accord avec les puissances, et les seconds sont donc nos véritables défenseurs.

Ainsi, les Anglais ont intérêt à tenir leurs promesses, *ils ne mettent point dans Toulon une garnison suffisante*, ils le laissent reprendre; et, lorsque la nation anglaise, étonnée, a demandé les motifs qui avaient pu décider ses généraux à perdre Toulon,

Pitt a fait répondre *qu'une bonne politique l'exigeait ainsi*. C'est aussi cette *bonne politique* qui, à peu près à la même époque, fit accorder aux généraux prétendus républicains, sous le ministère de la guerre du premier commis *Vincent*, accusateur du malheureux Custines, les victoires de Dunkerque et de Maubeuge. C'est cette *bonne politique* qui frappa tout à coup d'immobilité l'armée victorieuse de Cobourg, qui, venant de mettre en pièces toute la garnison de Cambray, pouvait se rendre maître de cette place, et se tint là spectateur de la guerre civile commencée, bien décidé à ne pas poursuivre si la montagne triomphait, et, au contraire, à se précipiter comme un torrent, si les républicains l'eussent emporté. Enfin, c'est cette *bonne politique* qui fit qu'on voulut bien laisser *Hoche* reprendre les lignes de Weissembourg, Hoche, reconnu mainte-

nant comme l'agent de Marat, et par conséquent des puissances : le général Hoche qui était, en effet, un furieux jacobin.

Mais revenons donc à Toulon. Au moment où l'on y entre, *Beauvais*, pendu depuis si long-temps, se trouve dans la prison; et ce député, si maltraité par l'étranger, lui qui a tant souffert pour la cause de la liberté, lui qui devrait être le dieu du jour, on en parle à peine. Selon la nouvelle méthode d'employer tous les moyens pour pousser les esprits vers toute espèce d'exagération, on devrait produire cette nouvelle idole à l'admiration du peuple parisien. Point du tout, il ne vient pas même à la fête solennelle que la *capitale* célébrait pour la reprise de Toulon. L'auguste représentant, que la prudence apparemment ne permet pas qu'on voie de trop près, demande un congé. Du

sein même de ses triomphes, cent voix se sont élevées pour l'accuser de trahison. Il se contente d'avouer, qu'en effet, il a eu *quelques conférences* avec des Anglais de quelque importance, et pour toute réponse à tous les grands reproches qu'on lui fait, il se borne à promettre qu'il répondra. Le comité de salut public trouve fort bonnes toutes les évasions morales et physiques du représentant qui n'est pas pendu. Il ne lui demande pas d'autres explications; il accorde le congé. Il est bien vrai que Beauvais est malade, et même, pour être à jamais dispensé de répondre, il prend le parti de mourir. Oh! c'est alors qu'on parle de lui! C'est alors qu'il est le grand, le divin Beauvais! Je ne sais pas même si Robespierre ne l'a pas panthéonisé! Eh pourquoi non? d'autres l'ont bien été.

Au reste, j'ajoute un fait connu de plu-

sieurs milliers de personnes à Paris. C'est que vers le milieu de juillet, quelques vrais républicains de Toulon acquirent les preuves qu'un grand complot s'était tramé pour livrer leur ville et leur port aux Anglais, et qu'à la tête des conspirateurs étaient........... Malheureusement les dénonciateurs eurent la bonhomie d'envoyer les pièces au ministre d'alors et au comité de salut public. Ceux-ci enfouirent les pièces et ne parlèrent de rien. A quelque temps de là, Toulon fut livré.

Cependant il y avait trois semaines que nous étions chez notre généreux ami, et nous commencions à désespérer de l'embarcation tant promise, lorsque, le 20 septembre, on vint me chercher. Hélas oui, on ne venait chercher que moi! Jusqu'alors on m'avait assuré que rien n'empêcherait que ma femme fût reçue à bord du bâtiment; on vint, dans cette triste soirée,

nous apprendre que les circonstances étaient telles qu'il était impossible qu'une femme entrât dans le vaisseau sans nous compromettre tous, et que le capitaine se voyait, à regret, obligé de déclarer qu'il n'en recevrait aucune. Quel coup de foudre pour ma Lodoïska! Je ne voulais pas partir, puisqu'elle ne partait pas. Elle sentit qu'une telle résolution ne pourrait que nous perdre, elle exigea que je m'éloignasse. Quant à elle, aidée de notre ami, elle partirait incessamment pour Paris, et, après y avoir ramassé les débris de notre fortune, elle viendrait me rejoindre à Bordeaux, où nous resterions ensemble, si l'insurrrection s'y soutenait, et d'où nous partirions pour l'Amérique, si les tyrans l'avaient emporté.... Que de vains projets, grand Dieu! A quels nouveaux périls je courais! Que de peines, qué de fatigues j'allais chercher! En quels lieux te retrouverais-je, ô ma Lodoïska!

Je partis, je la laissai.... j'eus l'horrible courage de laisser encore !.... Il était cinq heures du soir, c'est-à-dire, qu'il faisait encore plein jour quand je sortis de la ville à la vue de tout le monde. A deux cents pas un cheval m'attendait, un ami sûr était mon guide, nous avions neuf grandes lieues de pays, à peu près quinze lieues de poste à faire. Il fallait être dans la chaloupe, qui devait nous conduire au bâtiment, à onze heures au plus tard, car le coup de canon qui ordonnait le départ du convoi et de l'escorte serait tiré à minuit précis. A deux lieues d'ici, j'allais trouver mes chers collègues qui m'attendaient. En effet j'embrassai Guadet, Buzot et Péthion, mais Barbaroux vint long-temps après ; il nous fit perdre une grande heure. Pourtant il n'était pas minuit quand nous arrivâmes au bord de la mer. Les armateurs nous avaient joints sur la route. Non contens

de ne vouloir rien accepter pour notre transport à Bordeaux, qui leur faisait cependant courir de grands risques, ils nous offraient leurs bourses; nous refusâmes. Arrivés à l'auberge où ils nous avaient fait préparer à souper, nous y apprîmes que la chaloupe que le capitaine devait envoyer pour nous prendre, n'avait pas encore paru. Nous attendîmes près d'une demi-heure, mais en vain; et ce qui redoublait nos alarmes, c'est qu'à côté de la chambre où nous soupions, se trouvait une autre chambre où deux hommes buvaient ensemble, l'un desquels n'était rien moins que le commandant du petit fort qui dominait la plage où nous comptions nous embarquer, et qui avait cinquante hommes de garnison. Que de contre-temps! que de sujets de crainte pour nos armateurs qui avaient calculé que nous trouverions la chaloupe prête, et le commandant en-

dormi ! l'un d'eux courut réveiller des pêcheurs qui, moyennant triple salaire, consentirent à nous recevoir dans leur barque; mais il fallait attendre que la marée montante vint la mettre à flot. C'était encore trois quarts d'heure à perdre. Pour comble d'embarras, c'était trois quarts d'heure à passer dans le voisinage du commandant. Heureusement il avait déjà bu si raisonnablement qu'il ne songeait guère à s'inquiéter quels gens s'impatientaient à côté de lui. La barque nous reçut sans accident; mais n'était-il pas trop tard ? Il était plus d'une heure, nous aurions dû nous embarquer bien avant minuit.

Il fallait ramer une lieue pour doubler une pointe, où le vaisseau, qui devait rester un peu en arrière des convois, avait ordre de nous attendre. Nous ne l'y trouvâmes point. Ne l'avions-nous pas fait attendre trop long-temps ! Si le convoi était

parti à minuit précis, n'avait-il pas été forcé de retirer les ancres enfin, et de suivre! Nous nous mîmes à courir des bordées dans cette rade de Brest, si vaste que le vaisseau désiré n'y était plus qu'un petit point difficile à découvrir, surtout pendant la nuit. Elle fut longue, la nuit; je n'en avais pas encore passé dans les agitations d'une impatience aussi cruelle; l'aurore ne se montra pas moins défavorable; elle nous découvrit une immense nappe d'eau sur laquelle nous ne vîmes flotter rien. Nos montres, à chaque instant consultées, marquent six heures, sept heures, sept heures et demie! toute espérance nous abandonne, qu'allons-nous devenir? la terre et la mer sont en ce moment également dangereuses pour nous.

Il était aisé de voir sur les figures de nos armateurs que les mêmes pensées les affligeaient, que le même découragement

les avait saisis. Depuis un bon quart d'heure, couchés près de nous dans la barque, ils ne prenaient plus la peine de regarder la mer. Un d'eux pourtant se relève nonchalemment, tourne la tête avec lenteur, et de l'air d'un homme bien sûr de ne rien découvrir. Tout à coup son maintien s'anime, il pousse sa voix. Tel bâtiment ? demande-t-il. On répond oui. Tel capitaine ? un *oui* nous vint encore. Il se retourne vers nous les bras ouverts, il nous embrasse transporté de joie : Vîte, vîte au vaisseau, dit-il.

Avec quelle légèreté le plus pesant d'entre nous s'y grimpa ! Voilà votre petit logement, nous dirent les armateurs qui venaient de nous amener dans la chambre du capitaine. Puis ils s'informèrent si le convoi était fort en avant. Le brave Écossais qui commandait le bâtiment, leur dit qu'il avait défilé à minuit précis ; pour ne

pas me rendre suspect, j'ai enfin démarré, poursuivit-il, bientôt je suis resté en arrière; malgré mes matelots, mécontens de mes manœuvres, j'ai perdu mon temps; je partais enfin quand j'ai cru voir quelque chose. J'ai fait voile de ce côté; mais une minute plus tard, tout était dit. Quoique bon voilier, ajouta-t-il, je ne puis guère espérer d'atteindre le convoi qu'à la fin du jour. Ainsi privé d'escorte je crains l'Anglais. Au risque de perdre le bâtiment, s'écrièrent nos généreux armateurs, allez, essayons à tout prix de sauver ces braves gens! Ils nous embrassèrent, rentrèrent dans la barque, et s'en allèrent à Brest.

Nous suivions la route opposée, nous la suivions depuis deux heures, lorsque cinq bâtimens apparurent, rangés devant nous, en cercle à l'horison. Corsaire Anglais! cria l'équipage. En vain le capitaine leur dit qu'il fallait avancer, qu'on ne pouvait

distinguer encore. Les matelots murmurèrent, et le second, qui avait bu, portant la parole pour eux, déclara qu'on ne prétendait pas, pour des passagèrs inconnus, courir le risque d'être conduit en Angleterre. Notre brave Écossais vit la révolte prête à éclater ; il revira.

Assurément nulle rencontre ne pouvait nous être plus fâcheuse que celle de l'Anglais. La Grande-Bretagne devait être pour nous la terre maudite. Quelque pût avoir été la violence qui nous y aurait conduits, la calomnie ne manquerait pas de nous y poursuivre; elle serait crue, en affirmant que nous y avions passé volontairement. Nous y laisserions, avec la vie, un bien plus précieux, l'honneur. Aussi, devant un corsaire de cette nation, ne nous restait-il qu'une ressource, et la résolution en était prise : c'était de nous jeter à la mer pour ne pas tomber dans ses mains. Mais qui

garantissait que les bâtimens en vue fussent ennemis? D'ailleurs étaient-ils armés? enfin, où notre pauvre capitaine, maintenant embarrassé de nous, allait-il chercher un asile? En quelque port de France qu'il entrât, n'y trouverait-il pas des ennemis acharnés à sa perte presqu'autant qu'à la nôtre? Nous nous gardions bien de lui communiquer ces réflexions qui n'auraient fait qu'augmenter sa peine; mais on voyait assez dans tous ses mouvemens qu'aucun des dangers de sa bizarre position ne lui échappait.

Depuis deux heures naviguant en sens contraire, nous étions sur le point de rentrer dans la rade; le capitaine alors, jugeant que la tête de son second devait être plus tranquille, et que les fumées de l'eau-de-vie, qu'il se reprochait d'avoir fait distribuer à trop forte dose, avaient eu le temps de s'abattre, monta sur le

pont. Ah ça, dit-il, qu'on m'écoute en silence! Je suis le maître ici : personne n'a le droit de commenter mes ordres. Malheur à quiconque s'en aviserait! Vos craintes sont ridicules, mon parti est pris; j'entends aller en avant; qu'on se taise et qu'on obéisse! Il ordonna la manœuvre en conséquence; et le second, n'osant plus dire un mot, l'ordre fut exécuté.

Ainsi nous échappions au pressant péril de la rentrée dans un port de France; mais à présent pouvions-nous raisonnablement espérer d'échapper à l'étranger? Il nous faudrait peut-être naviguer sans escorte jusqu'au lendemain soir, car le convoi avait actuellement douze heures d'avance sur nous. Il est vrai que notre grande flotte, récemment sortie de Brest, forçait les corsaires anglais à se tenir plus éloignés; pourtant peu de jours se passaient, sans qu'on en signalât quelques-uns sur la côte. On

sent que nous n'étions rien moins que tranquilles.

Notre navigation de ce jour fut heureuse; la nuit nous donnait peu d'inquiétude; elle se passa bien; mais le lendemain, d'assez bonne heure, les bâtimens s'aperçurent à l'horison, jetés devant nous à peu près comme ceux de la veille; seulement au lieu de cinq, ils étaient huit. L'Écossais se fit apporter ses lunettes d'observation, il les tint braquées plusieurs minutes; après quoi il affirma qu'il reconnaissait des Français. Le fait est qu'il ne pouvait encore distinguer. Un autre fait, c'est qu'il avait pourtant raison et trop raison. Quand il fut moins loin, il le vit bien que c'étaient des Français. Nous n'ignorions pas plus que lui que nos signalemens avaient été envoyés à tous les capitaines de vaisseau de la république, avec injonction formelle de visiter tous bâtimens

en mer, et surtout d'y examiner les passagers. Eh bien! nous tombions dans la grande flotte de Brest. Vingt-deux vaisseaux de ligne et douze à quinze frégates étaient devant nous. Jugez de nos transes à ce magnifique spectacle! Il nous fallut longer, sur tout son front, cette formidable ligne. Quoique enfermés dans la chambre du capitaine, nous dûmes encore nous jeter ventre à terre; quelque sans-culotte de bas-bord, s'il avait aperçu quelque passager, eût pu motionner *de voir un peu qui c'était*; et je doute qu'alors nos passe-ports nous eussent sauvés; n'avions-nous pas d'ailleurs avec nous ce Péthion, dont la figure était si généralement connue, et qui, de peur d'être trop méconnaissable, s'avisait d'avoir, à moins de quarante ans, la barbe et les cheveux blancs: notre brave capitaine cependant se tenait sur le pont, d'un air assuré, prêt

à mentir au premier porte-voix qui le questionnerait. Aucun ne lui dit mot, nous en fûmes quittes pour la peur.

Au moins nous étions délivrés pour quelques heures de la crainte des corsaires anglais. Tout alla bien dans la journée, mais vers le soir, comme la grande flotte était restée dans sa croisière, fort loin en arrière, et absolument hors de vue, nous aperçûmes des bâtimens en avant. Le capitaine recommença ses complaisantes observations, dont nous savions d'avance le résultat; en effet, il ne manqua pas de dire : Ce sont des marchands français. Pourtant il ne tarda pas à reconnaître qu'un de ces prétendus marchands se rapprochait beaucoup de nous, et portait du canon; il continua, comme il put, d'affecter devant son équipage un air tranquille; mais il nous dit tout bas : Je joue gros jeu; si ce n'est pas notre convoi, je suis demain en Angleterre.

C'était le convoi, mais le danger, pour être un peu moins grand, ne cessait pas d'être mortel. Le bâtiment dont nous étions actuellement très-près, était une des deux frégates de l'escorte : elle s'était mise en panne pour nous attendre et nous héler. Dès que nous fûmes à portée du porte-voix, nous entendîmes ce premier interrogat assez inquiétant : *D'où venez-vous?* De Brest, répliqua notre capitaine, d'un air très-ferme. Alors on lui fit cette observation de mauvais augure : Vous étiez bien arriéré; à quoi il répliqua, J'ai été aussi vite que je l'ai pu. — Il faut que vous soyez bien mauvais voilier, lui dit-on, peu obligeamment. — A cela point de réponse. Enfin la question menaçante arriva : *Avez-vous des passagers à bord?* Notre franc Écossais fit aussitôt retentir l'air du *non* le plus vigoureux ; sur quoi le guerrier mit sa chaloupe en mer. Pour cette fois, il

était clair que notre malheureux capitaine allait être visité; nous tremblâmes pour lui. Quant à nous, résignés à tout événement, nous jetâmes à l'eau tous les papiers qui auraient pu compromettre quelques amis, et nous bandâmes nos pistolets.

Cette chaloupe ne méritait pas des apprêts si lugubres; elle venait nous remorquer à son vaisseau, qui ne l'envoyait que pour cela. On nous conduisit ainsi jusqu'à que nous eussions atteint le convoi, et ce ne fut pas à nos yeux une des moindres bizarreries de ce voyage, que de nous voir ainsi protégés par l'un des bâtimens essentiellement préposés à nous perdre.

La nuit suivante nos eûmes gros temps; à la pointe du jour, c'était presque une tempête : notre équipage voulait imiter quelques marchands qui relâchaient à la Rochelle; déjà ses réclamations prenaient le ton de la révolte; la fermeté

de notre Écossais, aidé de quatre cents livres d'assignats que nous distribuâmes entre les matelots, nous déroba à ce nouveau péril. Il est vrai que l'Océan entr'ouvrait quelquefois ses profonds abîmes; mais tous ses flots soulevés étaient moins redoutables que les flots de cette multitude insensée, qui, sur une terre ingrate, nous appelait stupidement à l'échafaud.

Le beau temps revint à midi. Notre capitaine avait beau faire, il marchait toujours mieux qu'aucun des bâtimens de la flotte. Le signal de diminuer les voiles lui fut fait plusieurs fois par le vaisseau commandant; il les diminuait toujours, et toujours il allait trop vîte. Cette circonstance l'inquiétait; et il y avait à craindre que le commandant ne prît des soupçons s'il venait à remarquer que ce bâtiment, qu'on voyait aujourd'hui toujours en avant du convoi, était celui qu'on avait trouvé

la veille si fort en arrière. Au reste, si ces craintes étaient fondées, nous aurions trop lieu d'en être sûrs à l'entrée de la rivière de Bordeaux. C'était là qu'une reconnaissance générale devait être faite par les bâtimens convoyeurs. Nous y arrivâmes à cinq heures du soir; le vaisseau commandant laissait défiler devant lui chaque bâtiment, et le hélait à son passage. Notre capitaine filait l'un des premiers; la terrible question lui fut renouvelée: Avez-vous des passagers à bord? Il répondit comme la veille, et d'un ton non moins ferme, et le succès ne fut pas moins heureux.

Cependant la marée, qui en montant nous avait déjà fait faire près de dix lieues, commmençant à descendre, il fallut s'arrêter. Notre capitaine eut l'attention de jeter l'ancre à quelque distance des autres bâtimens; et, dès que la marée cessa de descendre, il fit mettre à la rivière ce

qu'il appelait son canot. C'était un des plus petits, un des plus frêles batelets qu'un parisien eût pu voir sur la Seine. Nous y descendîmes douze personnes, dont le capitaine, et quatre matelots pour ramer. Je n'ai pas besoin de dire que le canot était plein; il l'était au point de n'y pouvoir faire, sans témérité, beaucoup de mouvemens. Notez que cette rivière était là encore une espèce de mer. Elle avait deux lieues de large. Plus loin, ce fut pis. La même masse d'eau se trouvait resserrée dans un canal moitié plus petit. Son cours, excessivement plus rapide, était en quelques endroits embarrassé de bancs de sable mal connus de notre Écossais. Quant au batelet, il lui restait à peine deux pouces de bord. De temps en temps, la moindre oscillation nous menaçait de chavirer, et très-souvent la vague entrait dedans. C'étaient là pourtant nos moindres dangers!

Nous partions ainsi pour éviter la dernière reconnaissance des convoyeurs, et surtout la visite du fort de *Blaye*. Malheureusement il était déjà jour. L'homme de quart sur le vaisseau commandant nous vit passer; il ne nous héla que pour nous ordonner de ne pas trop approcher de son bord. Apparemment il crut, comme nous l'avions espéré, qu'un misérable petit batelet ne méritait pas d'autre attention. Au fort de Blaye, ce fut encore mieux : on ne nous dit pas un seul mot. Arrivés au *Bec-d'Ambez* nous descendîmes. Nous y étions enfin, dans ce département de la *Gironde*; et là, nous croyant non-seulement en sûreté, mais en mesure de combattre les ennemis de notre patrie, il ne tint à rien que nous ne baisassions cette terre délivrée! O malheureux humains! vos joies sont quelquefois aussi follement placées que vos tristesses!

Le capitaine se rendait à Bordeaux. Nous nous cotisâmes pour lui faire une somme de deux mille livres, qu'il accepta. Notre intention était d'y joindre mille écus, que nous comptions trouver aisément à emprunter dans toute la ville, où il ne nous précéderait apparemment que de vingt-quatre heures. Je ne sais pas s'il restait deux cents francs dans la bourse du plus riche d'entre nous.

La maison où nous venions de descendre appartenait à un parent de Guadet. Personne n'y était pour nous recevoir; nous allâmes à une auberge voisine, où Guadet, avec sa confiance ordinaire, ne fit nulle difficulté de dire son nom. Dès lors il devint facile de deviner qui nous étions tous. Cette imprudence fut la cause principale de tous les dangers qui vinrent presque aussitôt nous assaillir. De là vint qu'on fut d'abord sur nos traces à tous, et que bien-

tôt nous n'eûmes plus un instant de repos.

Les clefs de la maison étant arrivées, nous nous y retirâmes pour y causer à notre aise de notre situation. On avait dit à l'auberge des choses bien surprenantes, et que Guadet affirmait impossibles; qu'à Bordeaux, les maratistes venaient de l'emporter; que la municipalité et le département étaient en fuite; que les représentans du peuple y entraient en force. Quoi qu'il pût être de ces bruits, nous pensâmes qu'il ne convenait pas de nous enfourner tous dans cette ville, avant de les avoir vérifiés. Guadet, qui connaissait toutes les issues, offrit de s'y rendre, et voulut emmener Péthion.

Ils revinrent le lendemain, trop heureux d'avoir pu entrer sans être vus, et d'en être sortis sans avoir été arrêtés. Tout ce qu'on nous avait dit était vrai. Là, comme ailleurs, les honnêtes gens périssaient par

leur faiblesse. Il n'y avait pas cinq jours que la bonne et brave jeunesse de Bordeaux, assemblée en armes, avait été demander au département la permission de désarmer la section Franklin, où les brigands tenaient leur place d'armes. Au lieu de profiter de ce mouvement, les administrateurs avaient répondu qu'il fallait attendre, patienter, n'employer que la douceur, etc.; et le lendemain, la section Franklin avait culbuté Bordeaux. Au reste, les administrateurs y avaient fait fautes sur fautes. Ils avaient pu souffrir tranquillement, au jour de leur toute-puissance, que les commissaires montagnards, postés à dix lieues de là, s'emparassent, par quatre ou cinq hommes, porteurs d'un arrêté, s'emparassent du château Trompette, et de tout ce qu'il contenait de provisions de guerre et de bouche. De même, ils les avaient vus tranquillement prendre

possession du fort de Blaye, d'où les montagnards avaient, sans éprouver la moindre résistance, éconduit deux bataillons bordelais, auxquels ils avaient substitué deux bataillons *révolutionnaires* : ce qui est tout dire. Avec tant de mollesse il fallait nécessairement succomber.

En ce moment on emprisonnait à Bordeaux tout ce qu'il y avait de patriotes les plus purs, les plus éclairés, les plus courageux. La terreur était si générale, qu'à neuf heures du soir Guadet et Péthion, loin de trouver un homme qui osât les retirer pour la nuit, n'avaient qu'à peine rencontré quelqu'un qui eût le courage de marcher devant eux, pour les guider jusqu'à ce qu'ils fussent hors de la ville.

Il fallait donc encore ne songer qu'à notre sûreté personnelle. Guadet partit pour Saint-Émilion, lieu de sa naissance. Il y avait, avec quelques parens, plusieurs

amis, de ces amis de l'enfance, dont on se croit sûr, tant que nos adversités ne les ont point éprouvés. Il ne manquerait pas de nous trouver à chacun un asile, mais il ne nous enverrait prendre que lorsque tout serait prêt; car il convenait que nous arrivassions le plus secrètement possible. Il partit. Nous restâmes enfermés dans la maison de son parent. L'aubergiste voisin, mauvais sujet, dont on ne se défiait pas encore assez, s'enquêtait curieusement de ce que nous étions devenus. On lui dit que nous venions de nous rembarquer; mais, dès le même soir, il vint rôder autour de la maison, dont nous avions heureusement fermé tous les volets. Pourtant il ne fut pas long-temps notre dupe; et, dès le second jour, nous eûmes avis qu'un bruit sourd se répandait que nous étions cachés aux environs du Bec-d'Ambez.

C'était le soir de cette seconde journée

que Guadet, devait revenir. Nous ne le
vîmes pas, et nous n'en fûmes que plus
nquiets. Chaque instant rendait notre sé-
our actuel plus dangereux. Nous étions
ıvertis que le maître de l'auberge, mara-
iste soldé, venait de faire un voyage à
Bordeaux; qu'il en revenait à l'heure même
ıvec quelques visages nouveaux, et qu'aus-
iitôt on avait remarqué chez lui du mou-
vement, des chuchotemens, des concilia-
bules. Il était prudent de faire quelques
préparatifs de défense : nous nous barri-
cadâmes : on se distribua les armes, qui
consistaient en quatorze pistolets, cinq
sabres et un seul fusil. Nous étions six
hommes; car j'aurais dû dire plutôt qu'en
montant sur le vaisseau, nous y avions
trouvé Valady, et un de ses amis, non
député; celui-là, même, qui ayant les
cheveux blonds et la taille haute, donna
lieu aux maratistes de la Gironde, lorsqu'il

ne nous connaissaient encore que sur de vagues dépositions, de répandre que Wimpfen était avec nous. Certes, il n'y était pas, et il n'y pouvait pas être. Six hommes seulement, bien mal armés, mais bien résolus de mourir dans la place, la composaient donc cette garnison terrible, pour l'attaque de laquelle vous verrez qu'on ne préparait au-dehors rien moins que du canon. De cette garnison, les deux tiers se couchèrent tout habillés; l'autre tiers, c'est-à-dire, Barbaroux et moi, fit sentinelle toute la nuit. Mais l'ennemi, qui ne voulait marcher sur nous qu'en force, n'avait pas encore rassemblé assez de troupes. S'il se fût contenté des cent cinquante fusiliers qu'une simple réquisition aux gardes nationales environnantes lui mettait en moins de deux heures sous la main, la supériorité du nombre et des armes nous accablait : nous n'étions pas



ris, mais nous étions morts. Heureusement on voulait nous attaquer avec une rmée qui pût faire un siége en règle: rien e parut cette nuit-là.

A l'entrée de la nuit suivante, vint un nvoyé de Guadet. Celui-ci n'avait trouvé, ans sa famille et parmi ses amis, qu'une eule personne, qui ne pouvait donner sile qu'à deux d'entre nous. Il espérait le our suivant en placer deux autres qu'il nverrait chercher à leur tour, et ainsi de uite, jusqu'au dernier. Nous n'avions plus u'à décider quels seraient les deux élus ppelés à suivrē actuellement celui qui enait les sauver. Nous nous regardions en ilence. Barbaroux, toujours digne de luiiême, fut le premier qui prit la parole. Tous ne doutons pas, s'écria-t-il, qu'ici ; péril ne soit éminent. Lequel d'entre ous pourrait songer à n'y dérober que ii, et ne serait pas arrêté par cette pen-

sée que, demain peut-être, ceux qu'il va laisser ici ne seront plus ? Quant à moi, je n'abandonne point les compagnons de mes travaux et de ma gloire ! N'y a-t-il asile que pour deux ? Restons tous ; mourons ensemble ! Mais, Guadet, s'il connaissait notre position, n'en enverrait-il chercher que deux ? Ne sentirait-il point que le plus pressant est de nous tirer d'ici ? Quelqu'un offre asile pour deux d'entre nous, eh bien ! pour quatre ou cinq jours, s'il le faut, ne tiendrons-nous pas six dans la chambre où deux sont attendus ? Partons tous.

Il parlait encore, lorsqu'on vint nous prévenir qu'il y avait grand monde et grand bruit dans l'auberge voisine. Une trentaine d'officiers venaient d'y arriver. L'hôte avoit dit que ces messieurs étaient les chefs d'un bataillon de l'armée révolutionnaire, qui devait passer par ici,



allant à Bordeaux. Cependant on apercevait déjà dans les environs plusieurs détachemens de garde nationale, et même quelques brigades de gendarmerie.

Ceci trancha toute délibération. Notre guide descendit; nous le suivîmes en silence. Nous fîmes quelques détours pour aller chercher, à un quart de lieue de là, une barque qui nous attendait sur la Garonne; et il paraît que nous n'étions pas encore sur l'eau, lorsqu'à la faveur des ombres de la nuit, quatre cents braves, armés de pied en cap, vinrent braquer deux pièces de canon sur une maison de campagne, où ils espéraient trouver huit à dix victimes.

Telle fut cette glorieuse expédition du Bec-d'Ambez, où les révolutionnaires ne signalèrent pas moins leur courage que leur adresse, et dont B.......... (je crois) fit grande honneur à ses dignes satellites, dans cette magnifique relation qu'il en

adressa à la convention, et où il dit, en propres termes, que, grâces à l'activité des sans-culottes, on avait entouré la maison, et qu'on y avait trouvé..... nos lits encore chauds.

Pendant que ces messieurs, sabre à la main, drapeaux flottans et mèches allumées, s'amusaient à tâter nos lits, nous, avec moins de bruit, nous faisions de meilleur besogne. Nous arrivions à St-Émilion, après avoir encore traversé une seconde rivière, la Dordogne, devant Libourne, où très-heureusement la sentinelle fut encore plus difficile à éveiller que le batelier, qui se fit appeler pendant trois quarts d'heure.

Au milieu du jour suivant, on accourut nous dire de combien peu nous l'avions échappé la veille à Saint-Ambez; et comme quoi B***, furieux d'une aussi belle occasion perdue, et sans doute averti par le batelier qui nous avait passé sur la Dor-

dogne, venait de requérir un de ces bataillons révolutionnaires, et, en attendant, s'avançait sur nous à la tête de cinquante cavaliers. Il fallut s'esquiver encore. Nous allâmes, à quelques portées de fusil, nous jeter dans une carrière où, par bonheur, il n'y avait point d'ouvriers ce jour-là, parce que c'était un dimanche. Nous y fûmes bientôt joints par Guadet et par notre ami Salles, qui nous avaient précédés dans la Gironde, et se trouvaient pourtant sans asile.

Nous attendions un brave homme qui, depuis le matin, courait les environs, tâchant de nous trouver quelque retraite. Il vint à la nuit nous apprendre que pas un individu n'avait le courage de nous recueillir. Mon pauvre Guadet en fut confondu! Que de fois il nous avait protesté que tous les sentimens honnêtes et généreux, s'ils étaient tout-à-fait bannis de la

France, se réfugieraient dans le département de la Gironde! Que d'indignes parens, que de faux amis l'avaient cruellement trompé! Que nous étions à plaindre, mais combien il l'était plus que nous!

Que faire cependant? Puisqu'on suivait nos traces, et que nous étions si bien signalés, il ne convenait plus de marcher tous ensemble. Encore, si nous avions eu, comme dans le Finistère, douze compagnons de plus, et vingt bons fusils; mais seulement huit hommes, et rien que des pistolets : nous ne devions plus rien attendre de la force; c'était uniquement sur l'adresse qu'il était permis de compter; et de toutes les précautions, la première semblait être de nous séparer. Ma Lodoïska devait être à Paris; ce fut donc vers Paris que je parlai de m'acheminer. Si j'avais l'incroyable bonheur d'y parvenir, j'y pourrais donner asile à deux ou trois des

nôtres! Infortuné, je le croyais! Moi aussi, malgré l'exemple des amis de Guadet, je comptais sur mes amis! Mon cher Barbaroux déclara qu'il suivrait mon sort; Valady et son ami se joignirent à lui. Nous voilà quatre; Péthion et Buzot s'en allaient errer, je ne sais plus où : Salles et Guadet devaient tirer du côté des Landes. Eh! quoi faire? Gagner du temps. Les affreux triomphes de la montagne étaient si inconcevables qu'ils ne paraissaient pas devoir se soutenir quinze jours!

Nous nous embrassâmes, le cœur bien serré; nous partîmes. Barbaroux passerait pour un professeur de minéralogie, science qu'il possédait bien; et nous, pour des négocians, voyageant avec lui, dans l'intention de faire exploiter les mines qu'il pourrait découvrir. Mais, des négocians, à pied, courant la nuit! Mais cent cinquante lieues de pays à traverser, à l'aide

de cette mauvaise fable! Mais Barbaroux si connu et si reconnaissable! Le projet était désespéré! Un ciel protecteur nous barra la route. Après quatre heures de marche, nous trouvâmes que nous nous étions égarés. Un presbytère était à quelques pas. Il faut y frapper, dit Barbaroux. Oui, pour y demander le chemin, répondis-je, moi qui ne voyais que Paris! Eh! si nous pouvons obtenir quelque chose de plus, répliqua-t-il?

Un digne curé vint nous ouvrir. Nous ne nous donnâmes d'abord que pour des voyageurs égarés. Vous êtes, nous dit-il, des gens de bien persécutés; convenez-en! et à ce titre acceptez chez moi l'hospitalité pour vingt-quatre heures. Que ne puis-je recueillir plus souvent et plus long-temps quelques-unes des innocentes victimes qu'on poursuit!

Comment dire combien cet accueil nous

toucha! Il commandait une entière confiance; il l'obtint. Au nom de Barbaroux et au mien, le brave homme courut dans nos bras, et versa sur nous des pleurs de joie! il nous en fit verser d'attendrissement! La Providence nous avait conduits comme par la main chez un de ces hommes rares, dont Guadet avait cru tout son département rempli!

Le lendemain il nous dit que nous pouvions, sans nous exposer, rester deux ou trois jours encore, et qu'il emploierait ce temps à nous chercher quelque asile. Ce terme expiré, il ne laissa partir que l'ami de Valady, qui croyait pouvoir aisément gagner les environs de Périgueux, où il avait un parent, qui ne pouvait manquer de le recevoir, et qui, sans doute, enverrait chercher Valady. Je ne voyais toujours que Paris; je voulais accompagner celui qui allait faire vingt lieues sur cette route. Le

curé m'en dissuada; Barbaroux tomba à mes genoux pour m'en empêcher. O Lodoïska! tu leur dois ton époux; car nous apprîmes bientôt après que celui que j'avais voulu suivre venait d'être arrêté!

Notre généreux hôte nous garda deux jours encore, quoique l'on commençât à murmurer dans le village que M. le curé cachait quelqu'un. Enfin il nous conduisit chez un demi-paysan qui nous reçut fort bien, mais sa femme prit peur, du moins c'est ce qu'il nous allégua le lendemain, en nous annonçant qu'il fallait partir. Notre bon curé vint nous prendre, et, faute de mieux, il nous fit grimper dans une grange pratiquée au-dessus d'une étable attenant à une métairie qui avait seize habitans : deux seulement étaient dans notre secret; les autres allaient et venaient continuellement dans cette étable, ouverte toute la journée, et quelquefois montaient

'échelle pour jeter un coup-d'œil sur le
oin, où nous nous étions creusés chacun
notre trou, dans lequel il fallait nous tenir
ensevelis, au point qu'on ne vit pas même
passer notre tête. Ce foin était nouveau,
par conséquent brûlant; la grange en était
si pleine, qu'il restait à peine un intervalle
de deux pieds à l'air, qui ne pouvait pénétrer
que par une lucarne fort étroite. Pour
comble de souffrance, le temps, quoique
nous fussions en octobre, était sec et chaud;
et nos deux confidens furent tout à coup,
sans avoir pu nous voir et nous prévenir,
envoyés pour une commission lointaine et
imprévue. Leur voyage dura trois jours.
Pendant quarante-huit heures, les gros-
siers alimens et la piquette qu'ils avaient
coutume de nous apporter à la dérobée,
nous manquèrent absolument. On ne peut
décrire l'extrême lassitude, l'affreux mal
de tête, les fréquentes défaillances, la soif

dévorante, l'angoisse générale que nous éprouvions. Un moment je sentis affaiblir ma constance, et le courage de mon cher Barbaroux l'abandonna. J'avais pris un de mes pistolets, et le regardais avec une complaisance funeste. Barbaroux, vaincu, suivait ce mouvement ; il s'était aussi saisi de son arme : tous deux nous gardions le silence ; nos yeux seuls se reportaient mutuellement de sinistres conseils ; une de mes mains tomba dans la sienne ; il la serrait avec une espèce de fureur, trop semblable à celle dont j'étais tourmenté. L'instant du désespoir était venu ; le signal de la mort allait être donné. Attentif à nos mouvemens, Valady s'écria : Barbaroux, il te reste encore une mère! et toi, Louvet, Lodoïska t'attend! On ne peut se figurer combien fut prompte la révolution que ces paroles produisirent. L'attendrissement prit aussitôt la place de la fureur;

os armes échappèrent de nos mains; nos orps affaissés retombèrent; nos pleurs se onfondirent.

Mais ce changement subit en produisit n autre : Elle m'attend, m'écriai-je! eh ien, que fais-je ici? Pour qui donc y ipporté-je tant d'humiliations, tant de eines, tant de dangers? S'il est vrai que e soit pour elle, ce n'est pas en demeurant i que j'en trouverai la fin; c'est sur la oute de Paris que je dois aller m'exposer t souffrir; dès ce soir je m'y mets. Dès ce oir, insensé! Dans l'une de nos dernières ourses nocturnes, je m'étais laissé tomer au fond d'un fossé trop tard aperçu; uelques cartilages du jarret avaient beauoup soufferts de cette chute. Depuis cette éclusion de six jours, l'inaction absolue ù nous étions réduits, la chaleur de ce oin où il fallait rester gissans, l'inquiétude, ennui, tout avait empiré le mal; je voulus

soulever ma jambe, elle me fit d'atroces douleurs; mon jarret, tout-à-fait raidi, ne pouvait plier. Grâces te soient rendues, ô Providence! tu me forçais à rester.

Le lendemain, il était dix heures de nuit, et tout semblait dormir dans la métairie, excepté le chien trop fidèle, dont les aboiemens ne nous laissaient point de repos: nous crûmes entendre autour de la grange un bruit semblable à celui que produiraient plusieurs hommes qui marcheraient doucement et parleraient bas; quelques minutes après, nous vîmes une grande clarté dans l'étable, où la lumière n'entrait jamais; quelques-uns y parlaient d'abord, mais avec précaution; puis il se fit un profond silence; un peu de bruit recommença au-dehors; enfin, nous entendîmes qu'on montait à notre échelle. Étions-nous découverts, la grange était-elle entourée? Nous prîmes nos armes.

Un homme, sans quitter l'échelle, sans s'approcher de nous, cria : Messieurs, descendez ! c'était bien un de nos confidens de la métairie ; mais ce n'était pas son ton ordinaire ; il avait la voix altérée, dure et brusque. Cette circonstance nous alarma plus que tout le reste. — Comment descendre, lui dis-je ? — Oui, descendez ! — Et pourquoi ? — Parce qu'il le faut. — Mais encore ? — Quelqu'un vous demande. — Qui ? — Le parent de M. le curé. — Si c'est le parent de M. le curé, que ne paraît-il ? — Ici notre homme balbutia je ne sais quelle mauvaise raison, puis il ajouta d'un ton brutal et menaçant : enfin, f...., il faut descendre !

Ceci devenait du plus mauvais augure. L'imagination travaille vîte. A l'instant je me persuadai que quelqu'un nous avait découverts et dénoncés, qu'on était venu cerner la maison, et qu'on avait menacé

ce pauvre malheureux de mettre le feu à sa grange, s'il ne nous en faisait sortir. Barbaroux était sans doute travaillé de la même pensée, car il me dit tout bas : Ils ne m'auront pas vivant ; et Valady, à qui la fatigue et une maladie naissante avait tellement abattu le courage, qu'il nous avait avoué, vingt fois dans la journée, qu'il se sentait à chaque instant des peurs paniques, que l'idée de sa destruction lui causait de mortelles frayeurs, surtout qu'il n'aurait jamais la force de se tuer lui-même ; Valady, croyant aussi l'heure fatale arrivée, nous disait languissamment : Hélas ! il faut donc mourir ; et remarquant nos apprêts, il ajoutait en joignant les mains : O mes amis ! vous allez donc m'abandonner ? Quant à moi, jamais dans aucune des crises les plus périlleuses de ma proscription, jamais, si ce n'est depuis, aux portes d'Orléans, je ne crus ma mort si prochaine.

Citoyen, dis-je à notre homme du ton le plus ferme, loin de nous la pensée de vous compromettre! mais aussi gardez-vous de l'espérance de nous attirer dans un piége; nous ne descendrons certainement pas que le parent du curé n'ait paru, ou que vous ne nous ayez franchement déclaré de quoi il est question.

Pardon, lecteur, si j'ai fait passer dans votre âme les agitations dont les nôtres étaient remplies. Pardon, car ce n'était rien; rien qu'un peu de pusillanimité de la part de celui que le bon curé nous envoyait, et puis une cruelle nécessité de recommencer nos tristes courses. Il parut enfin, le parent du curé. C'était de peur d'être aperçu par quelqu'un de la métairie, qu'il n'avait pas voulu entrer. Au reste, l'un des camarades du métayer, ayant le matin entendu quelque bruit dans la grange, avait montré des soupçons. Dès le lende-

main nous pouvions être découverts par un homme qui n'était rien moins que sûr. En conséquence, nos deux confidens effrayés venaient d'aller dire au curé qu'il fallait nous retirer tout à l'heure. Celui-ci, trop tard prévenu, ne savait où nous mettre. Impossible que nous fussions quelque part aussi exposés que chez lui, qui venait d'être dénoncé comme ayant quelqu'un. Il courait à l'heure même pour tâcher de nous déterrer quelque coin. En attendant il fallait, pour ne pas tourner la tête de ce paysan tout-à-fait épouvanté, sortir de la grange et passer cette nuit comme nous pourrions.

O Dieu, si tu ne voulais pas nous sacrifier, tu nous éprouvais du moins! Nous quittions la grange au moment où son séjour devenait un peu supportable et son abri nécessaire. Le temps avait changé dans cette soirée. La force de l'orage était un peu

diminuée; on n'entendait plus le tonnerre, mais la pluie tombait abondamment, et un vent froid soufflait du midi. Pour surcroît de peine, je ne pouvais me traîner, dans les terres grasses, que sur une jambe et sur un bâton. Le parent nous conduisit dans un petit bois, où nous eûmes tout le temps de transir et de nous mouiller.

Ce mauvais temps n'arrêtait pas notre généreux curé. Un peu avant le jour il vint lui-même nous apprendre qu'il avait fait d'inutiles recherches, et comme il voyait bien qu'il était impossible qu'on ne nous découvrît point là dans la journée, il voulut à tout risque nous ramener chez lui. Nous n'acceptâmes qu'après que nous sûmes que de son grenier, où nous allions nous enfouir, nous pourrions aisément, au moyen d'une corde fixée à la lucarne, nous glisser du haut en bas dans une arrière-cour, et par-dessus un petit mur,

gagner les champs au premier objet menaçant que l'un de nous, toujours en sentinelle, verrait s'approcher de sa maison. Le brave homme! il parut si content de nous y recueillir encore!

A travers tant de courses, de fatigues cruelles, de périls renaissans, que je m'applaudissais néanmoins du contre-temps qui m'avait forcé de ne point emmener mon épouse! Si moi-même je me trouvais d'une constitution trop faible contre de pareils travaux; comment n'y aurait-elle pas succombé? Avant de périr, j'aurais eu le tourment de la voir expirer dans mes bras. Et pourtant nous avions accusé le ciel, lorsqu'il nous avait séparés. O Providence! que tes vues sont profondes, et que les désirs de l'homme sont vains!

Cependant nous avions appris qu'après avoir inutilement frappé aux portes de trente *amis*, Guadet et Salles avaient

trouvé toute espèce de secours et de sûreté chez une femme compatissante, généreuse, intrépide, autant que s'étaient montrés inhumains, égoïstes et lâches tous ces êtres qui portaient néanmoins le nom d'hommes. D'après le touchant portrait qu'on nous avait fait de cet ange du ciel, il n'était pas besoin de lui demander asile, s'il n'était pas impossible qu'elle le donnât. Il suffisait de l'avertir de notre situation. Quelqu'un y courut, et rapporta quelques heures après la réponse. Qu'ils viennent tous trois! avait-elle dit. Seulement elle nous recommandait de n'arriver qu'à minuit et de ne négliger aucune précaution pour n'être aperçu de qui que ce fût. Notre sûreté chez elle dépendait principalement de notre exactitude à remplir ces conditions préliminaires.

Chemin faisant, nous nous arrêtâmes chez un curé, allié du notre. Il nous atten-

dait à souper. Que l'on excuse ces détails; il y avait si long-temps que nous n'avions soupé! et puis le repas ici n'était rien, auprès des touchantes attentions qui le précédèrent : c'était de l'eau tiède pour laver nos pieds, un grand feu pour nous sécher, tout l'attirail d'une toilette pour couper nos longues barbes et rafraîchir nos chevelures; du linge blanc pour nous changer, enfin des viandes légères, et du vin restaurant que nous versait une jolie nièce! C'était une nièce véritable; et l'on comprend qu'ici je n'y saurais entendre malice. J'en parle pour qu'on se représente quel effet produisaient sur nous ces passages fréquens et subits d'une position lentement douloureuse à une situation rapidement douce, et le contraste de cette personne bonne et charmante qui nous prodiguait ses soins, avec ces visages insensibles, sombres ou menaçans qui nous préparaient

les piéges, ou qui nous y voyaient froide-nent tomber. Chez cet ami de notre curé, ıous trouvions notre sort semblable à ce-ui de ces fiers paladins qui, venant de com-ɔattre des monstres, rencontrent tout à :oup, dans quelque pavillon enchanté, des 'ées pour les servir.

C'était bien une autre fée, celle chez jui nous arrivâmes à minuit. Nous devions r trouver, avec mille soins non moins ıttendrissans, une constance, un courage, ın dévouement sans bornes. Elle logeait ıos deux amis à trente pieds sous terre, :t l'entrée de leur souterrain, d'ailleurs ort dangereuse, était encore si bien mas-juée qu'on ne la pouvait découvrir. Quel-ue spacieux que fut le caveau, le séjour ontinuel de cinq hommes pouvait y cor-ompre l'air, qui ne s'y renouvelait que ifficilement. Nous nous pratiquâmes, dans ue autre partie de la maison, une seconde

forteresse, plus saine, presqu'aussi sûre presqu'ausi difficile à nous découvrir. A quelque jours de là, Buzot et Péthion nous mandèrent qu'ayant *depuis quinze jours changé sept fois d'asile*, ils étaient enfin réduits aux dernières extrémités. Qu'ils viennent tous deux! s'écria l'étonnante femme! Et remarquez qu'il ne se passait pas un jour qu'elle ne fût menacée d'une visite domiciliaire; elle était même assez soupçonnée de vertu, pour qu'il fût souvent question de l'arrêter. Observez encore que chaque jour la guillotine abattait quelque tête, et que les brigands commettaient des horreurs. On les entendait jurer chaque jour qu'ils feraient brûler vifs avec nous, dans leurs propres maisons, les gens chez lesquels nous serions trouvés. On parlait même d'incendier les villes. Mon Dieu! qu'ils viennent les inquisiteurs, nous disait-elle avec calme et gaieté. Je

ais tranquille, pourvu que ce ne soit pas
ous qui vous chargiez de les recevoir :
eulement je craindrais qu'ils ne m'arrê-
assent; et que deviendriez-vous?

Nos deux amis vinrent donc et s'en al-
èrent au caveau. Ainsi nous étions sept.
e moyen de nous nourrir? Les denrées
taient rares dans le département; on ne
ui fournisait pour sa part qu'une livre de
ain par jour, mais il y avait des pommes
e terre et des haricots au grenier. Pour
e pas déjeûner, on ne se levait qu'à midi.
Une soupe aux légumes faisait tout le dîner.
l'entrée de la nuit, nous quittions dou-
ement nos demeures, nous nous rassem-
lions auprès d'elle. Tantôt un morceau
e bœuf à grande peine obtenu à la bou-
herie, tantôt une pièce de la basse-cour
entôt épuisée, quelques œufs, quelques
gumes, un peu de lait composaient le
uper dont elle s'obstinait à ne prendre

qu'un peu, pour nous en laisser davantage. Elle était au milieu de nous comme une mère environnée de ses enfans pour lesquels elle se sacrifie. Nous restâmes ainsi pendant un mois tout entier, malgré les persécutions d'un *intime ami* de Guadet, qui, nous y sachant, n'oublia rien pour nous en chasser, et à qui sa lâche peur finit par troubler tellement l'esprit, que, de crainte de mourir, il voulait se brûler la cervelle. Je ne puis, sans risquer de compromettre notre étonnante amie, faire le récit, au reste trop dégoûtant, des mensonges, des intrigues, des menaces, des lâches manœuvres de toute espèce, par lesquels il parvint enfin à son but.

Il est encore temps d'avertir qu'en arrivant dans la Gironde, j'avais mandé à ma Lodoïska, tout en lui déguisant ce que ma position avait de trop alarmant, qu'au lieu de l'attendre, j'allais tout essayer pour re-

venir vers elle. Depuis, chez le bon curé, quand tout accès vers ma ville natale m'était fermé, j'avais fait pour ma femme une seconde lettre où je l'invitais à venir former un établissement à Bordeaux; quelqu'un s'était chargé de transcrire cette lettre et de la mettre à la poste; mais six semaines s'étant écoulées sans que j'en reçusse aucunes nouvelles, il était clair qu'on ne l'avait pas envoyée, ou qu'elle n'était point parvenue. Mon désir d'affronter tous les hasards pour me faire jour jusqu'à Paris, n'en était devenu que plus vif.

Nous touchions cependant à l'époque critique. Il venait de luire le jour fatal, le jour d'une séparation longue et peut-être éternelle entre des hommes à jamais étroitement liés par tout ce que l'amitié tendre, la vertu pure et une infortune vraiment sainte ont de plus respectable. Nous sortions de notre asile si sûr et si cher; nous

nous séparions en deux parts, qui se subdiviseraient bientôt. Barbaroux qui, depuis Caen, avait couru presque toutes les mêmes aventures que moi, Barbaroux, désolé de me quitter, autant que je l'étais de le perdre, passait du côté de Buzot et de Péthion. Tous trois ils allaient, à quelques lieues de là, vers la mer, chercher un asile incertain; avec quelle douleur nous nous fîmes nos adieux! Pauvre Buzot, il emportait au fond du cœur des chagrins bien amers, que je connaissais seul, et que je ne dois jamais révéler. Mais Péthion, le tranquille Péthion, comme il était déjà changé! Combien le calme de son âme et la sérénité de sa figure s'étaient altérés depuis que l'esclavage de sa patrie n'était plus douteux, depuis que la nouvelle de l'emprisonnement des soixante-quinze et du supplice de *nos amis*, nous était parvenue. Et mon cher Barbaroux, comme il

souffrait ! je n'oublierai point ces dernières paroles : *En quelques lieux que tu trouves ma mère, tâches de lui tenir lieu de son fils ; je te promets de n'avoir point une ressource que je ne partage avec ta femme, si le hasard veut que je la rencontre jamais.*

Au milieu de nous quelqu'un voulait en vain dissimuler son désespoir, c'était notre généreuse protectrice ; elle pleurait, elle gémissait de la nécessité qui la forçait à ne plus s'exposer pour nous. Les cruels ! s'écriait-elle, en parlant de ses parens, quelle violence ils me font ! je ne la leur pardonnerai jamais, s'il faut que quelqu'un d'entre vous..... Elle n'acheva point ; mais ses pressentimens étaient trop fondés : oui, un d'entre nous devait bientôt périr.

A une heure du matin nous partîmes, Guadet, Salles, moi et Valady, que nous devions quitter presqu'aussitôt. Nous le conduisîmes à quelques cents pas, sur le

chemin d'une maison, où il avait un parent, sur l'humanité duquel il faisait quelques fonds. De quel air il nous regarda quand nous le quittâmes! je n'en puis écarter le triste souvenir; il avait la mort dans les yeux.

Nous ne restions donc que Salles, Guadet et moi. Ce qui m'avait déterminé à suivre leur sort de préférence, c'est que l'endroit vers lequel ils devaient s'acheminer le lendemain, était à six lieues de là, du côté de Périgueux, et je sentais un plaisir secret de me rapprocher un peu de Paris; mais pour gagner cet endroit, il nous fallait, par un chemin de traverse assez difficile, tourner *Libourne*, où nous aurions couru trop de risques. Un confident sûr devait nous amener, à l'entrée de la nuit suivante, *un ami* de Guadet, qui nous guiderait jusqu'au bout de cette traverse. Il fallait cependant passer quelque part la fin de cette nuit et tout le jour qui la suivait. Nous

avançâmes vers un bourg assez éloigné, dont les environs étaient criblés de grottes. Guadet les connaissait toutes; la plus sûre d'entr'elles, à cause de son étendue, il l'avait désignée à notre confident, comme le lieu de notre refuge et de son rendez-vous. En y arrivant, nous trouvâmes que l'entrée en était murée; l'accès de soixante autres restait libre, mais comment notre confident trouverait-il le lendemain celle que nous aurions choisie? Il fallait bien l'aller prévenir. Guadet et moi nous y allâmes, non sans risque. Nous avions un village à traverser, et puis des gendarmes logeaient chez notre confident; il fallait le réveiller, sans réveiller ces espions; nous y parvînmes.

Revenus dans notre grotte, nous y attendîmes vainement le sommeil; le froid et l'humidité le chassaient: à dix heures du matin seulement, les épaisses ténèbres qui

nous environnaient s'éclaircirent un peu; reculés à l'extrêmité la plus sombre, nous pouvions, sans être aperçus, distinguer tout ce qui se présentait à l'entrée de la grotte. Il y vint quelques animaux, ils nous sentirent et se retirèrent; mais de tous les animaux, les plus barbares y vinrent aussi: heureusement ceux là ne nous sentirent pas, c'étaient des hommes. Ils ne s'arrêtaient que pour un instant, et tout à l'entrée, afin de satisfaire des besoins, dont la perspective autant que l'odeur nous devenaient fort incommodes. Malheur à nous si l'un de ces paysans, plus délicat ou plus pudibond que les autres, se fut avisé de vouloir ne se mettre à son aise qu'à l'autre bout de la grotte! je dis malheur à nous, car nous n'aurions jamais pu nous décider à répandre, pour notre plus grand sûreté, le sang d'un homme, de qui nous n'aurions pas été sûr qu'il nous voulût

du mal. Nous avions résolu, le cas y échéant, de montrer nos pistolets au pauvre diable, et de le retenir prisonnier, jusqu'à ce que nous sortissions de notre retraite; mais alors même, il pouvait courir nous dénoncer, et causer notre perte. Nous le sentions bien; mais nous avions résolu d'en courir le risque; quoique nous pussions encore éprouver de l'ingratitude des hommes, nos mains ne se souilleraient pas d'un sang innocent.

Au reste, il faut avoir été proscrit pour savoir comme il est difficile et gênant d'avoir, à chaque instant du jour, ses pas à mesurer, son haleine à ne pousser que doucement, un éternument à étouffer, un rire, un cri, le moindre bruit à réprimer. A moins que de l'avoir éprouvé, on ne se figure pas combien cette gêne, si petite en apparence, devient douleur, péril et tourment par sa continuité. C'était, dans notre

position, un mal nécessaire, et même avant d'avoir tâté *de la Gironde*, je m'y étais particulièrement exercé, avec ma Lodoïska, chez notre brave original *du Finistère*, qui, pour notre divertissement et le sien, nous tenait cachés dans une armoire, à côté d'un clubiste et au-dessous d'un gendarme. Une malheureuse femme vint dans la grotte mettre à cet égard nos talens à l'épreuve; d'abord, ayant plus de pudeur, elle entra plus avant; ensuite, par l'effet d'un tenesme apparemment opiniâtre, elle y fit de longs efforts, elle y mit un temps considérable; enfin, comme elle allait sortir, le pied lui manqua très-aisément sur un terrain humide, glissant et chargé d'immondices. Une fois étendue sur cette terre trop grasse, la pauvre vieille ne put jamais se relever. Long-temps elle s'aida d'un petit monologue qui, dans toute autre circonstance, aurait pu nous paraî-

tre divertissant; mais rien n'y faisait; elle finit par pousser des cris. Leur éclat ne manqua pas d'attirer plusieurs hommes, qui ricanèrent assez de temps et d'assez près pour nous inquiéter. Comme tout doit finir cependant, ils relevèrent la vieille, et tout s'en alla.

Comme le jour finisssait, notre confident vint nous apprendre que *l'ami* de Guadet ne pouvait pas, c'est-à-dire, *n'osait* pas faite route avec nous l'espace de deux lieues. Il fallait donc que Guadet tâchât de s'orienter, et de trouver cette traverse qu'autrefois il avait connue, mais jamais bien; c'était déjà un fâcheux travail à entreprendre; il faisait d'ailleurs un temps affreux, la pluie tombait à verse, et nous promettait, après la mauvaise nuit que nous venions de passer, une nuit plus mauvaise; mais la nécessité, l'inexorable nécessité l'ordonnait. Pour moi, je me

sentais très-résolu; un exercice fréquent et modéré dans notre dernière maison, avait guéri ma jambe ; mon jarret reprenait toute sa souplesse. D'ailleurs, c'était du côté de Paris que nous allions marcher ; je me sentais ma première vigueur, et même quelque contentement.

Nous partîmes; c'était la nuit du quatorze au quinze novembre 1793 : ô Dieu! tu l'as marquée par d'assez tristes épreuves, pour que je ne l'oublie pas.

Où allions-nous cependant? à six lieues de là, je l'ai dit. Six lieues; nous étions donc certain d'être bien reçus? au moins Guadet n'en doutait pas; et moi-même, pour cette fois, je trouvais qu'il avait raison. La personne chez laquelle il allait nous présenter, avait une famille depuis longtemps amie de la sienne; et lui personnellement avait sauvé cette femme : oui, je dois l'avouer, c'était une femme; il l'avait

sauvée d'un procès criminel, où son honneur et celui de ses parens étaient gravement compromis. Depuis cette époque, long-temps même avant la révolution, elle l'avait cent fois assuré de sa reconnaissance, et lui avait fait mille offres de service. Au reste, nous ne lui demanderions asile que pour quatre ou cinq jours, époque après laquelle notre généreuse amie entendait, quoiqu'on pût lui dire, nous recueillir encore.

D'abord ce que nous avions craint, nous arriva. Nous nous égarâmes, et si malheureusement que, partis à sept heures, nous n'eûmes achevé qu'à minuit les deux lieues de cette traverse; nous étions passés par des chemins si détestables que, sans exagération, les boues nous montaient à mi-jambes. Je regrettais une forte canne à sabre, sur laquelle il avait fallu m'appuyer si souvent, et quelquefois si vio-

lemment, qu'enfin elle s'était rompue. On peut se figurer notre fatigue : pourtant il y avait encore quatre lieues à faire. Nous les fîmes, nous arrivâmes à quatre heures du matin, chargés de boue, trempés jusques aux os, tout-à-fait épuisés.

Guadet fut frapper à la porte; au bout d'une demi-heure on l'entr'ouvrit. Un domestique, qui l'avait vu cent fois, ne le voulut pas reconnaître ; il déclina son nom; alors on dit qu'on allait réveiller madame. Une autre demi-heure se passa, après laquelle madame fit dire que ce qu'on lui demandait était impossible, parce qu'il y avait dans son village un comité de surveillance; elle ignorait, apparemment, qu'il y en avait partout. Guadet insista, il demanda à être introduit, seul d'abord, si madame l'aimait mieux; qu'au moins il pût lui parler un moment. Madame fit ré-

pondre que cela aussi était impossible, et la porte se referma.

Il y avait une heure que nous nous tenions sous des arbres tellement chargés d'eau, que peut-être ils nous en donnaient plus qu'ils ne nous en épargnaient. Quand j'y étais arrivé, les gouttes de sueur se confondaient sur mon visage et sur tout mon corps, avec des torrens de pluie. Depuis que nous étions immobiles, un vent du midi, qui nous sembla raffraîchissant d'abord et bientôt très-froid, soufflait sur nous. Nos habits, imprégnés d'eau, étaient à la glace : moi, surtout, je gelais : on entendait claquer mes dents.

Guadet, désespéré, venait enfin nous rendre compte de l'inconcevable issue de ses démarches, je ne l'entendais qu'à peine. Une révolution terrible se faisait en moi; la transpiration s'était entièrement arrêtée, le frisson m'avait tout-à-fait saisi, je

perdais connaissance. Mes amis voulurent m'appuyer debout contre un arbre; ma faiblesse était si grande que je ne pus m'y tenir : il fallut me laisser m'étendre par terre, c'est-à-dire, dans l'eau. Guadet courut re-frapper à la porte ; on ne l'ouvrit point ; on lui permit de parler à travers le trou de la serrure. Une chambre et du feu, dit-il, seulement pour deux heures ! un de mes amis se trouve mal ! On alla en instruire madame, qui fit réponse que cela était *impossible*. Au moins un peu de vinaigre et un verre d'eau ! s'écria mon malheureux ami. Un moment après madame fit répondre encore *que cela était impossible* !

La misérable elle s'appelait.......... je le devrais ! je devrais la nommer ! je devrais la produire à l'enthousiasme des scélérats qui souillent aujourd'hui la France. Je l'abandonne à ses remords, et puisse la justice vengeresse ne pas lui garder un autre

châtiment! Puisse-t-elle, au milieu des premières angoisses qui l'attendent, ne pas rencontrer quelque monstre d'inhumanité qui lui refuse l'eau et le feu. Je ne pouvais parler, mais j'entendais; j'entendis Guadet accuser la nature humaine, et déplorer son sort; ceci me valut mieux, pour rappeler mes forces, que les liqueurs les plus irritantes. Je repris bientôt tous mes sens; la plus vive indignation m'enflammait. Marchons, leur dis-je, fuyons, fuyons les hommes, fuyons dans le tombeau!

Je me relevais à peine, que d'autres idées faisaient bouillonner mon sang; je les écoutais s'entretenant ensemble sur les moyens de regagner leur grotte; et ma tête travaillait un projet de toute autre espèce. Moi, me cacher encore devant des êtres aussi vils? triompher d'eux, ou mourir, plus de milieu! Cependant nous achevions

le quart de lieue qu'il y avait à faire pour regagner la grande route.

Arrivés là, je leur dis : Mes amis, comment ferez-vous pour regagner votre triste retraite avant le jour ? je suis désespéré de vous laisser dans cette peine, mais je n'y puis rien, et quant à moi, mon parti est pris. Je vous l'ai dit cent fois: je pense qu'il y a des extrêmités au-delà desquelles on ne doit pas traîner la vie. Cent fois je vous ai prévenu que quand j'en serais à ce point de détresse extrême, où je crois qu'un brave homme peut finir, au lieu de me tirer un coup de pistolet, je me mettrais sur la route de Paris. Mille à parier contre un que je n'arriverais pas, je le sais; mais mon devoir est de le tenter. Ce n'est qu'ainsi qu'il m'est permis de me donner la mort; ma famille, des amis de vingt ans, ont encore sur moi cet empire. Vous savez surtout quelle femme m'attend!

il faut que mes amis sachent qu'abandonné du monde entier, je leur ai donné ce témoignage d'estime de ne pas désespérer d'eux, et de tenter un dernier effort pour m'aller reposer dans leurs bras. Il faut que ma Lodoïska voye bien qu'en tombant, j'avais encore le visage tourné vers elle; que si, au contraire, à travers mille hasards, j'arrive, Guadet, dis à tes lâches amis que désormais je suis en sûreté, parce qu'il reste encore sur la terre quelques amis fidèles et dévoués.

Ils me retiennent, ils me conseillent, ils me prient; je ne les écoute seulement pas. A la hâte, je me dépouille de tout ce qui pourrait me gêner dans ma longue route. Des bas, des mouchoirs, un habit restent sur le chemin; je garde ma redingotte nationale; je jette sur mes cheveux une petite perruque jacobite, avec soin gardée en réserve, et qui me déguise assez bien. Je

presse Guadet et Salles sur mon cœur ; j'ouvre mon porte-feuille, et je partage quelques assignats avec celui-ci, plus pauvre que moi ; j'embrasse encore une fois mes amis, et je pars.

Jamais je ne m'étais senti une résolution plus forte, un courage plus exalté. A quelques pas cependant je m'arrête, je tourne la tête, je jette un regard inquit sur les gens de bien que je quitte. Eux aussi s'étaient retournés, eux aussi me regardaient, et tandis que je tremblais pour eux, ils tremblaient pour moi. Je les vois prêts à s'élancer pour me retenir encore ; je leur fais un dernier signe de la main, je reprends mon chemin, je m'éloigne ; je plonge sur cette immense route de Paris, un regard d'espérance mêlée de quelqu'étonnement.

Je pars ; vous allez jouir d'un spectacle digne de quelqu'attention ; vous allez con-

templer un homme, un homme seul aux prises avec la fortune, et devant un monde d'ennemis. Non, je me trompe, je n'étais pas seul, la haine des tyrans, le mépris des esclaves, le mépris de la mort marchaient avec moi. Ta tendresse immortelle, ton impérieux génie m'attiraient, ô Lodoïska! Surtout, Dieu d'équité, Providence infatigable, j'étais pas à pas, tantôt précédé, tantôt suivi de ta protection, que tu ne refuses pas toujours à l'innocence.

Mont-Pont, chef-lieu de district, à deux lieues de là, était un passage dangereux; la prudence conseillait de le franchir avant le jour. Cependant mes membres, toujours engourdis, refusaient d'aller vîte. Bientôt l'exercice reporta dans toutes les parties du corps ce feu qui naguère n'enflammait que ma tête et mon cœur. Mon sang réchauffé circula sans obstacle; la transpiration se rétablit; j'allai vîte, j'allai long-temps, je ne sen-

tais plus mes fatigues. Il est probable qu'en nous repoussant avec tant de barbarie, cette femme venait de m'épargner une maladie. Le soleil se levait, quand je vis Mont-Pont. Ses habitans, pour s'assurer que rien ne sortirait de la Gironde, sans avoir été bien examiné, avaient placé une sentinelle à l'entrée de la ville, de ce côté là. Je voyais bien le factionnaire; il était appuyé contre le mur, sous une espèce d'auvent; et là, tout-à-fait immobile, il avait l'air de me regarder venir, et de m'examiner attentivement. Pour ne pas me rendre suspect, je diminuai la vîtesse de ma course, je m'avançai avec précaution, tenant tout prêt mon méchant passe-port, que je comptais lui présenter d'un air détaché, espérant qu'après y avoir jeté un coup-d'œil, il me dirait : *Passe!* Il ne me dit pas un mot, car il dormait; le bout de son fusil reposait sur son estomac, la crosse

était par terre et barrait mon chemin, je passai par-dessus. Pour ne pas troubler l'heureux sommeil de ce jeune homme, je continuai de marcher à petit pas, à bas bruit. Au bout de la rue, je repris ma marche; alors il s'éveilla, il demanda : Qui vive! Il le cria deux fois. Il l'aurait crié dix, que l'envie ne m'aurait pas pris de retourner pour lui répondre.

Je voulais pousser beaucoup plus loin, mais à demi-lieue je sentis, aux environs de la cheville du pied gauche, une vive douleur qui me saisit comme un coup de foudre. Je comptais que ce ne serait rien, je la voulus surmonter; elle devînt plus vive, et se fixa, descendant jusque sous la plante du pied. C'était apparemment le reste du dépôt de la transpiration arrêtée, une humeur inflammatoire qui se jetait sur la poitrine, au moment où

je perdis connaissance à la porte de cette femme; et que mes derniers efforts venaient de déterminer à se porter aux extrêmités. Quoi qu'il en soit, je ne fis pas sans peine une autre demi-lieue. Ce fut dans une auberge de village que j'obtins une chambre, un grand feu, et un déjeûner dînatoire dont j'avais grand besoin.

J'y trouvai même un écritoire et une bonne plume qui ne m'étaient pas moins nécessaires. Mon passe-port était de Rennes. Dans la Gironde, un ami de notre curé, un écrivain non moins officieux qu'habile y avait fait, de la même main, et pourtant de quatre écritures différentes, quatre visas divers : l'un du bureau des classes de la marine de l'Orient, l'autre de l'un de ses municipaux, le troisième de la marine de Bordeaux, le dernier, du nouveau maire de cette ville. Tous certifiaient qu'ils avaient *vu passer* le citoyen Larcher (c'était mon

nouveau nom), et que j'étais un brave sans-culotte. Fort bien! Mais depuis Bordeaux, il me fallait aussi quelques visas. Je savais le nom du président du comité de surveillance de Libourne; je me hasardai de l'y ajouter de ma main, beaucoup moins habile à se déguiser; j'y réussis néanmoins passablement, et je fis bien; à dix lieues de là, j'étais arrêté sans cette précaution.

Vous saurez que ce passe-port, ainsi bardé de signatures, pouvait aller dans les villages, mais que pour les villes il ne valait rien. Il y manquait encore assez de choses pour que les citadins n'en fussent pas toujours dupes, il y manquait le visa du district et son cachet; et puis tout ce qui avait passé à Bordeaux était très-suspect dans les chefs-lieux de district et de département; et sur mon passage il y en avait peut-être de ces chefs-lieux; et dans chacun, quelques commissaires du pouvoir

exécutif, tous émissaires des jacobins de Paris, à qui ma figure était bien connue, ou, qui pis est, des montagnards qui me connaissaient mieux! Je devais donc m'arranger de manière à ne jamais passer les villes qu'au lever du soleil ou à l'entrée de la nuit; il fallait ne coucher que dans les villages. Ceci même avait l'inconvénient de me rendre quelquefois suspect, mais ce péril était moindre que celui auquel je m'exposerais, si je m'arrêtais même dans un bourg.

Cette après-dînée je devais donc faire trois lieues pour traverser *Mussidan* à la brune et m'aller gîter une lieue plus loin. Je partis à trois heures, un peu reposé, bien séché, mais non moins travaillé de mon rhumathisme. Bientôt les douleurs devinrent si vives, qu'à chaque pas mon corps se pliait à moitié et ne se relevait point sans un grand effort. La jambe malade enflait,

devenait brûlante, et prenait un poids accablant. Pour surcroît de peine je me traînais sur un chemin tantôt coupé par de profonds monceaux de boue, tantôt recouvert de cailloux pointus, sur lesquels je ne m'aventurais que comme sur des charbons ardens. Le travail de cette marche était si pénible qu'au bout de cinq minutes je me trouvais inondé de sueur, et qu'alors force était de m'arrêter au moins autant de temps, et de rester pensif, inquiet, souffrant, une jambe en l'air, l'autre bien lasse, et le corps appuyé sur un bâton. La nuit commençait, et d'ailleurs mes forces étaient vraiment épuisées, quand je me trouvai dans un village à demi-lieue au-dessous de Mussidan. Je vis un bouchon où je m'arrêtai.

Les bonnes gens qui l'habitaient! Ah, monsieur! vous paraissez bien malade! Ils examinèrent ma jambe, ils me préparèrent avec zèle le bain d'eau tiède que je désirais.

Ils coururent chercher la fleur de sureau que je demandai, ils voulurent que je soupasse dans une petite chambre séparée, parce qu'ils préparaient à souper pour une bande de révolutionnaires très-furieux, très-bavards, et qu'un malade était bien aise d'être tranquille. Je ne sais s'ils devinaient que j'avais quelques raisons de ne pas aimer cette compagnie. Enfin l'hôtesse découcha pour me donner son lit. Il serait meilleur, et d'ailleurs je serais seul dans une chambre. J'étais si las, j'avais tant souffert, j'avais passé deux nuits si fâcheuses, ma jambe paraissait exiger si impérieusement le plus long repos possible, mes hôtes avaient tant d'attentions et de si bonnes figures, et je vous ai déjà dit que je crois aux figures aussi; quelquefois je compte un peu sur les belles, et toujours beaucoup sur les bonnes. Enfin, ces braves gens prenaient tant de soin d'écarter de moi tout sujet d'inquiétude, et

tout regard curieux ! Je crus ne pouvoir mieux faire que de me reposer chez eux jusqu'au surlendemain. Leurs soins ne se démentirent pas une minute; surtout ils ne m'alarmèrent point de cette foule de questions dont les aubergistes vous accablent toujours. Seulement ils me disaient quelquefois : Vous venez de Bordeaux sûrement, monsieur ? Et sans attendre ma réponse, sans en demander davantage, sans rien ajouter, ils levaient au ciel les yeux et les mains d'un air très-signicatif. Une fois pourtant la femme, en regardant mes vêtemens, que mes dernières courses n'avaient pas embellis, me dit : Ah ! monsieur, vous avez beau faire : on voit bien que vous êtes fait pour porter des habits plus propres que ceux-là ! Le compliment ne me fit pas autrement plaisir; ce m'était un avertissement que je ne me donnais pas encore bien toute l'encolure d'un sale jacobin, et je me promis de ne rien négliger

pour l'attraper. Ce ne fut donc qu'à la fin du second jour que je pris congé de mes hôtes ! Qu'avec peine je les quittai, les excellentes gens ! et qu'en soldant le petit compte de ma dépense, je ressentis un déplaisir secret du trop bon marché qu'ils me firent !

Je m'achemine sur Mussidan, j'y entre à la brune ; un corps-de-garde est au milieu de la rue principale sur la droite, je me glisse à gauche, pendant que des rouliers passent avec leurs charrettes, entre deux. Me voilà, sans accident, hors de la ville. Mais le moyen de me traîner plus loin. J'ai vainement soigné mon rhumatisme, le mal a empiré ; le peu d'exercice que je viens de prendre a beaucoup augmenté l'enflure, elle monte à mi-jambe ; les douleurs sont extrêmes. Quelle fatalité ! Moi qui naguere encore marchais si bien, me voilà privé de mes jambes, au moment où je comptais

principalement sur elles pour mon salut. Si je ne fais que deux lieues par jour, quelle espérance puis-je conserver? Ils se trouvent quintuplés les périls de mon entreprise déjà si audacieuse. M'arrêter dans plus de soixante auberges ! rester deux grands mois en route! comment n'être pas découvert; au moins s'il m'eut été donné de presser encore une fois Lodoïska sur mon cœur! mais il est trop vrai qu'enfin le cruel destin nous sépare! Ainsi je murmurais contre la Providence; eh ! qu'elle pardonne aux faiblesses de l'homme : il ne l'accuse si souvent, que parce qu'il ne pénétre point ses vues !

Je vous assure que j'eus besoin d'un vrai courage pendant les mortelles deux heures que je mis à faire trois petits quarts de lieue. Enfin, parvenu au premier village, j'y réveillai des paysans, les priant de m'enseigner l'auberge. L'un d'eux me con-

duisit à une maison de mauvaise apparence; au reste trop semblable à son maître, qui vint en grommelant m'en ouvrir la porte. Il me toisa d'un air défiant, puis, dans son patois, que j'eus le bonheur de comprendre, il dit à mon guide : Où l'as-tu trouvé? Ma foi, sur le chemin, répondit celui-ci; à quoi le brutal répliqua : Bon, bon! on le retournera.

J'étais entré. L'homme avait déjà repris sa pipe, la fumait sans rien dire, me crachait presque sur les pieds, s'était campé tout au beau milieu du feu qu'il me cachait, et semblait avoir complètement oublié qu'il y avait là quelqu'un. Sa petite femme, au contraire, venait de prendre avec moi le ton le plus caressant. Mais il y avait dans ses discours je ne sais quoi de contraint, dans ses regards quelque chose de faux, et sur toute sa mine hypocrite, un air de malice méchante qui ne me permit

pas d'être un instant sa dupe. Je ne pouvais guère être plus mal tombé, mais je ne pouvais pas non plus être mieux averti; sur-le-champ j'arrangeai mon visage, mes gestes, mes paroles selon le personnage que j'étais appelé si malheureusement à représenter.

Tout en brûlant mon omelette, la bavarde sempiternelle m'assassinait de ses questions, qu'elle entre-mêlait de réflexions insidieuses. Comme elle les plaignait ces bons seigneurs, ces pauvres prêtres, tous ces braves marchands qu'on guillotinait par douzaine! Cela ne prit pas. Elle se rebattit sur Corday, dont elle fit l'éloge, sur Marat, dont elle dit pis que pendre. J'entrai dans une grosse fureur, et ne la menaçai pas moins que de la guillotine, le tout en vrai stile de père Duchesne: enfin je me rendis un jacobin, hideux de ressemblance. Elle ne s'étonna point; elle

ne se rendit point; elle continua son vilain rôle avec une perfidie constante, et je demeurai dans le mien avec une épouvantable intrépidité.

Pourtant fallut-il s'aller coucher. Par précaution je me mis au lit avec mon pantalon, où je tenais toujours mes deux bons pistolets de poche. Ma chère espingole, je la braquai sous mon chevet. Au reste, quelque formidable que fût cette arme, qui, de sa large embouchure, comme d'un canon chargé à mitraille, vomissait quatre balles et quinze chevrotines à la fois, et laissait ensuite échapper une puissante baïonnette, ce n'était pas sur elle que je comptais le plus. Ce qui me donnait surtout l'audace de regarder avec calme les renaissans périls de chaque jour, et de traverser, tête levée, la foule ennemie, c'étaient plusieurs pilules d'un excellent opium, don précieux de mon *universel* du

Finistère. Je les tenais enveloppées d'un morceau de gant, cachées sur ma peau même, d'ailleurs si bien et dans un endroit si secret, qu'à moins de me mettre nu de la tête aux pieds, et de me palper le plus indécemment du monde, il était impossible de rien trouver. Au cas d'une attaque imprévue, de quelque brusque surprise, qui ne m'eut permis ni de me faire jour, ni de terminer mon sort avec mes pistolets, une ressource dernière, mais assurée, me restait encore. Du fond de l'affreux cachot où ils ne manqueraient pas de me jeter d'abord, au moyen de mon invisible narcotique, j'échappais à leur exécrable échafaud. Je me complaisais dans cette pensée que, jusqu'à mon dernier soupir, défiant leur fureur, je l'aurais trompée.

Le lendemain je fus un peu surpris d'avoir passé toute une bonne et longue nuit dans le même lieu. C'était à plus de neuf

heures que l'hôtesse me réveillait, pour me demander si je ne partais pas. Je l'assurai que, me trouvant fort bien chez elle, j'y dînerais; il ne tint pas à elle que ce ne fût mon dernier dîner. Comme je le finissais elle sortit, me disant d'un ton patelin, que je la payerais à son retour; qu'elle allait rentrer dans l'instant. Il est vrai qu'elle ne tarda pas, mais elle amenait un gros paysan, encore plus embarrassé qu'énorgueilli de sa magistrature. C'est le citoyen notre maire, me dit-elle, il vient voir votre passe. Je le produisis d'un air satisfait. A la manière dont il le lut, je reconnus presqu'aussitôt qu'il ne savait pas lire. Mais il demanda le cachet, il avait un timbre que je lui montrai, ajoutant qu'on ne cachetait pas d'une autre manière dans mon pays; et du même temps je commençai, sur cette espèce de cachet, une longue et belle histoire, souvent inter-



rompue par les rasades du petit vin aigrelet, dont je venais de faire apporter pinte, pour que le citoyen maire me fît l'honneur de boire un coup avec moi. J'avais très-bien fait, et je m'aperçus dans le cours du récit de mon histoire, que les épisodes faisaient merveilleusement valoir le fonds. La méchante hôtesse s'en aperçut aussi, le maire trouvait mes papiers trop bons; ce n'était pas son compte. Je vais, dit-elle, chercher le citoyen procureur-syndic; c'est celui-là qui déchiffre tout couramment dans les écritures. Il entra presqu'aussitôt, fut reçu comme un homme dont je connaissais l'éclatant mérite, prit un troisième verre, et d'abord entendit l'un de mes derniers contes, que le maire me pria de recommencer pour son collègue. Sur celui-là un second fut anté, et sur le second un troisième, que plusieurs autres suivirent encore, le tout accompagné du cliquetis

des verres, et du fracas des éclats de rire que mes villageois poussaient à pleine gorge. Pour eux prodigue, avare pour moi, je remplissais à tous momens leurs verres, et ne vidais le mien que le moins possible. Peu à peu néanmoins, je m'étais échauffé moi-même, j'en avais une pointe, et n'en valais que mieux. Mes récits, toujours plus divertissans, les faisaient pâmer de joie. Ils oubliaient le passe-port, qu'au reste j'avais grand soin de leur rappeler sans cesse. La femme, qui ne buvait pas, grillait de l'impatience de le voir reparaître; il reparaissait en effet, mais pour disparaître aussitôt. *Le devoir, le respect pour les magistrats du peuple* me le mettaient à chaque instant à la main; mais les vertus de Marat à publier, les grandes prouesses de la montagne à peindre, tant de récits intéressans ou gais que j'avais à faire, ne me permettaient pas de l'ouvrir; sans que

j'y fisse la moindre attention, il retombait dans mon porte-feuille. Je ne tardais pas à l'en retirer, mais pour l'y laisser retomber encore. Dans l'espace d'une heure, il fit trente fois le voyage; trente fois ils l'entrevirent, ils ne le virent pas une fois. Au reste, il n'en était plus besoin. Plus je parlais, plus je criais, plus je jurais, plus je guillotinais, plus j'insultais à la morale, à la justice, à l'honnêteté publique, moins ils avaient envie de lire mes papiers ; nul doute désormais que je ne fusse un des bons patriotes de la France. L'hôtesse en enrageait, elle alla chercher un municipal pour renfort. Je le fis boire et rire, rire et boire, mais pour le passeport il ne lui fut permis, comme aux autres, de l'apercevoir que de loin. Pourtant la mijaurée n'en voulait point démordre ; ne fut-ce que pour le débit de son vin, elle irait chercher toute sa municipalité, pièce

à pièce ! Ne m'amenait-elle pas encore deux recrues, mais si puissamment robustes, qu'eux seuls auraient vidé la cave. On eut fini par m'y enterrer. Dès que je les aperçus, je me levai pour payer ma dépense. L'honnête femme, qui pourtant s'était contentée de regarder boire, voyait double ; elle comptait quelques pintes de plus ; moi qui n'avais rien à craindre, je l'envoyai à tous les diables, et lui offris pour le voyage mon *passe*, dont je ne cessais de parler, et avec lequel j'assurais aux nouveaux venus qu'on irait jusqu'au fond de l'enfer. Cette assertion ne fut contredite par aucun des anciens. Le maire, qui ne l'avait pas lu, quoique je lui en eusse laissé le pouvoir, jurait qu'il *n'y avait rien à y reprendre*, mais il le jurait moins fort que ses deux acolytes, auxquels je n'avais pas permis de le lire. Ce fut au milieu de leurs complimens que je payai, avec la dépense

déjà faite, une autre pinte que je fis apporter ; et dès que j'en eus goûté à la santé des deux derniers auxiliaires, je pris congé, au regret de la compagnie, fâchée de perdre un si bon compagnon ; surtout au grand regret de la méchante femme, intérieurement désespérée d'être enfin réduite à ne plus espérer cette fois aux cent francs de gratifications dont on récompensait tous les délateurs.

Le lendemain, rien de nouveau ; ce ne fut que le jour d'après que je vis Périgueux, dangereux passage, aux environs duquel l'ami de Valady s'était fait arrêter. Heureusement la route de Limoges tourne la ville, par un faubourg où personne ne m'inquiéta ; mais il était nuit pleine lorsqu'excédé de fatigue, j'arrivai dans un hameau, distant d'une lieue, appelé *les Tavernes* ; l'aubergiste s'allait coucher. A peine je lui demandais un lit, qu'il me de-

manda mon passe-port : dès qu'il eut reconnu qu'il n'était point visé du chef-lieu, il se récria : Je vois bien, disait-il, qu'il est de Libourne, *sans quoi je vous ferais arrêter tout à l'heure;* mais vous passez Périgueux, sans vous présenter aux autorités! dès demain, pardieu, on vous y fera reconduire! Le moyen de ne pas frémir; je n'ignorais pas que deux ou trois montagnards étaient dans Périgueux, où d'ailleurs tous les corps administratifs avaient été, dans le style d'Hébert, *régénérés;* je fis néanmoins bonne contenance, annonçant que je ne voyais à ce retour d'autre inconvénient que celui d'allonger ma route, à moi pauvre diable déjà si malade; je croyais d'ailleurs inutile et même impossible de faire viser mes papiers partout où je passais; à quoi l'hôte répondit toujours trop laconiquement : Ah pardieu, vous y serez reconduit! Enfin une espèce de voitu-

rier, qui avait l'air de la franchise, de la douceur et de la bonhommie, prit parti pour moi contre l'aubergiste, auquel il remontra, d'un ton amical mais ferme, qu'en effet ce pauvre homme n'était pas tenu de se faire viser dans toutes les villes; qu'il y aurait de la cruauté à le faire retourner sur ses pas dans l'état où il se trouvait; qu'à force de chicaner les voyageurs on les dégoûtait; et que c'était ainsi *qu'on achèverait de ruiner les aubergistes, le commerce, la France et les voituriers;* à ce discours, notre hôte un peu calmé ne répéta plus sa terrible phrase; mais, quoique je pusse essayer, il ne dit pas non plus un seul mot qui fût propre à me rassurer; je trouvai même que toutes ses manières étaient de mauvais augure. Il ne me donnait pour souper qu'un morceau de pain noir et de la piquette : mon brave partner prit encore pitié de ma peine; il

m'offrit èt me força d'accepter le dernier morceau d'un morceau de volaille qu'il dévorait quand j'étais entré. Puis on causa. Je ne sais comment on parla de divorce; mon bon homme alors se mit en colère, protestant qu'on ne le réduirait jamais à se séparer de sa femme et de ses enfans. Je vis qu'il les adorait; et quelques mots suffirent pour m'apprendre que cet homme, mal élevé, mais bien né, seulement aidé de ses simples lumières et de sa probité naturelle, détestait les excès du jour; je n'appris pas sans quelque joie, qu'il allait à Limoges, avec une petite charrette chargée de marchandises; et je me promis bien de me lever d'assez bonne heure pour faire route avec lui, pourvu que l'aubergiste n'eut pas encore le secret dessein de me faire reprendre le chemin de Périgueux. Sa femme, comme j'allais dans un grenier vers le grabat qu'elle m'indiquait, me

déclara qu'il fallait payer sur l'heure mon méchant repas et mon plus méchant lit. Qu'un philosophe même est quelquefois faible et bizarre ! Cette circonstance, qui d'ailleurs me prouvait qu'enfin je jouais à merveille le sans-culotte, et que le représentant du peuple était bien caché, cette circonstance m'affecta beaucoup plus vivement que l'approche des plus grands périls. J'avais en vérité les larmes yeux lorsque je tendis à cette femme le piètre assignat de quinze sous, sur lequel elle me rendit encore *un monneron* de cinq ; et dès qu'elle se fut éloignée : Que de peines, m'écriai-je, que de peines à souffrir, que d'humiliations à dévorer ! Hélas, et pour finir peut-être sur un échafaud !

Jugez pourtant de l'imprudence que je venais de commettre et de l'angoisse qui la suivit, lorsque presqu'aussitôt le bruit causé par quelques mouvemens partis d'une autre manière de lit, que je n'avais pas

aperçu à l'autre extrémité de mon taudis, me fit comprendre qu'un pauvre hère était là, qui, s'il ne s'était pas trouvé profondément endormi, devait m'avoir entendu; dès-lors, c'en fut fait de ma nuit; l'inquiétude amena l'insomnie; à la pointe du jour seulement, la fièvre m'ayant laissé, je tombai dans un assoupissement trop long. Quand je rouvris les yeux, il y avait une bonne heure que le charretier tutélaire était parti; et mon opium qui, s'étant détaché dans les mouvemens de ma veille, était apparemment perdu! Dans quelle anxiété me jeta la recherche de ce secours plus que jamais indispensable; quel tourment jusqu'à ce que je l'eusse retrouvé! Peut-être aucun des cruels accidens de ce triste voyage ne m'avait fait autant souffrir!

Je descendais pour me traîner dehors quand, du seuil de la porte, l'aubergiste déjà à cheval me cria: Bon voyage! Je vais à Périgueux. Un instant après, réfléchis-

sant sur l'étrange soin qu'il avait pris de me dire où il allait, à moi qui ne le lui demandais pas, je m'inquiétai de savoir s'il avait bien pris cette route, et regardant de tous côtés, je ne vis rien sur celle de Périgueux, mais au contraire un cavalier qui galoppait du côté de Thiviers. Dès-lors je suis en proie aux plus vives alarmes: sans doute il prend l'avance pour me dénoncer et me faire arrêter dans le premier bourg; pourtant je me mets en chemin, bien résolu d'interroger les passans. Le premier à qui je demande si le cavalier, qui est en avant, n'a pas un cheval noir, un manteau gris, à peu près cinquante ans, cinq pieds six pouces, les cheveux bruns, me répond Oui. Autant m'en dit le second. Le troisième, c'était mon charretier de la veille; il avait été lentement, parce qu'il y avait toujours à monter. J'affecte un air riant et je lui dis: Bonjour. Notre aubergiste est donc en avant? Il me répond simplement

que non. Préoccupé de mes craintes, je n'ajoute rien, je passe, et demi-quart de lieue plus loin je questionne un quatrième voyageur. C'est bien l'homme que vous me dépeignez, dit-il; mais vous ne pouvez manquer de le rattrapper : il vient de s'arrêter au bas de la montagne, dans le gros village que vous pouvez apercevoir d'ici. Ces mots ne me permettent plus de douter du malheur qu'un traître me prépare. Pour l'éviter, s'il est possible, je ferai bien, quoiqu'il m'en coûte et quelqu'en soit le risque de revenir sur mes pas, de retourner à Périgueux et de m'y faire viser. Sans doute il vaut encore mieux aller de moi-même me présenter dans cette redoutable ville, où du moins ma démarche, en apparence volontaire, inspirera quelque confiance, que d'y être reconduit dès ce soir par les jacobins de ce bourg, où un dénonciateur m'attend. Quelle alternative néanmoins! Que le

hoix est cruel! et quelle noire méchan-
eté m'y réduit! Enfin je me décide et me
oilà, bien triste, reprenant le chemin
e la ville. Je retrouve le charretier qui
ne demande si j'ai perdu quelque chose?
Hélas, oui! mes fatigues et mon temps, je
etourne à Périgueux. Mais vous qui m'a-
iez inspiré tant de confiance, vous aussi
ourquoi me tromper maintenant, pour-
uoi vous réunir à cet homme qui me tra-
it?—Qui? me dit-il.—L'aubergiste. C'est
ui qui vient de passer sur ce cheval noir,
vec un manteau gris. Il vous a prié de ne
n'en rien dire; il est allé me dénoncer à
alissoux. Pas un mot de vrai! s'écrie mon
harretier; je l'ai bien vu ce voyageur; ce
est pas l'aubergiste; s'il en était capable,
ne retournerais jamais loger chez lui;
de ce ton que le mensonge n'imite pas,
cet air sensible que le méchant n'aura
mais, il ajoute: Tenez, mon pauvre ami,
us me faites compassion; dans l'état où

vous êtes, avec une jambe enflée jusqu'au genou, vous retourneriez à Périgueux! croyez-moi, montez sur ma charrette, faites-vous un trou dans mes marchandises; venez dîner à Palissoux; je vous promets que, dans ma compagnie, personne ne vous y dira mot. Après tout, je m'en tiens à mon premier dire : vous n'avez pas l'air d'un voleur.

Quel heureux changement dans ma situation! Cette charrette me secoue à faire trembler! et dans chaque cahos je dois me cramponner fortement, si je ne veux pas être précipité du haut en bas! Mais ma jambe se repose. Les sueurs abondantes, les fatigues cruelles, les douleurs aiguës me sont épargnées; et puis, si le bon charretier me continue sa protection!... Il faut encore m'assurer.... Il faut voir.

Nous dînâmes ensemble; le repas fut trop court. Plus je lui parlais, plus il m'ins

pirait de confiance; et plus il s'assurait de son côté *que je n'avais pas l'air d'un voleur*. Cet étrange compliment, auquel il bornait ses éloges, ne pouvait que me frapper beaucoup. Je l'avais d'abord expliqué dans ce sens que le bon charretier, tout plein de son état, avait le bonheur de ne connaître que cette espèce d'ennemis; apparemment son esprit naïf et simple n'en imaginait aucune autre; mais bientôt j'appris que l'hôte des Tavernes ne m'avait craint ni comme aristocrate, ni comme girondiste; il ne se mêlait que de ses affaires, et tout bonnement il m'avait pris pour un voleur. De là venait que sa femme m'avait fait payer d'avance; et pendant que je me couchais, mon charretier avait, par instinct, dissuadé l'aubergiste qui, sans cela, n'eut peut-être fait arrêter. Mes marches douloureuses, par de mauvais chemins et les temps affreux, m'avaient déjà si fort

changé! D'ailleurs j'étais arrivé dans cette auberge à une heure indue; quoi qu'il en soit, mon brave homme ne se repentait pas de m'avoir défendu : il répétait sans cesse que je n'avais pas l'air d'un voleur.

C'est au contraire, lui dis-je, je suis leur ennemi; nous entrâmes en explication, je continuai : les voleurs, ce sont les maratistes, ce sont les gens qui guillotinent les négocians, pour s'emparer de leur marchandises, et qui détruisent le commerce par cette loi du maximum également ruineuse, inexécutable, et qui n'est qu'une permission donnée à tous les brigands, de piller tous les magasins. Bravo! s'écria-t-il, en m'appliquant sur la poitrine un rude coup du plat de sa main. Je repris : Eh bien, moi, je suis du commerce de Bordeaux; je me suis prononcé contre les voleurs; je les ai tout haut appelés par leur nom, j'ai décidé nombre de mes camarades à leur faire la guerre; je la leur ai faite

longue et mortelle ; enfin, ils sont les plus forts, ils veulent ma tête, et je me sauve.— A ta santé, s'écria-t-il, en poussant son verre sur le mien. Il ne buvait pas, il avalait, il trépignait d'aise. Des coquins ! des coquins ! me dit-il ; un tas de drôles qui n'ont jamais rien fait et qui mangent le bien de celui qui travaille ! Mon beau *chevau*, ne l'ont-ils pas requéri, comme ils disent ; ils ont tellement chargé la pauvre bête qu'il en est devenu malade et mort ; je l'avais payé vingt beaux louis. Et ce divorce ! c'est aussi pour requérir ma femme qu'ils ont inventé çà ; est-ce qu'on peut m'ôter ma femme, voyons ! sacrebleu, que j'ai bien fait de vous avoir défendu ! Et vous viendrez avec moi, dà ! Je suis connu sur toute cette route. Avec moi on ne vous dira rien ; sacrebleu ! je le voyais bien que vous n'aviez pas l'air d'un voleur.

Pour qu'il en fût plus sûr, je payai *tout le fricot*, et le priant de se charger doré-

navant de ma dépense, je le forçai de recevoir un assignat de cinquante livres, qu'il ne mit point dans son porte-feuille, sans me parler de son chevau, de sa femme, de son Dieu, et sans avoir répété quatre ou cinq fois que je n'étais pas un voleur.

Il eut pour moi l'attention de ne point aller coucher à Thiviers; ce fut dès le grand matin que nous passâmes ce chef-lieu de district; étendu dans la charrette et couché à plat-ventre sous la toile qui couvrait les marchandises, j'étais invisible. Dans toutes les auberges, mon conducteur était connu. Les questions curieuses ne s'adressaient qu'à lui; il me donnait pour un jeune *Libournais* de ses amis, et ne manquait pas d'affirmer que j'étais bien en règle. Dans les villages, dans les petits bourgs, je ne prenais pas l'inutile peine de me cacher sous la toile; je passais à visage découvert, seulement à demi-couché sur la charrette, la jambe enveloppée du sar-

reau de mon guide, l'air fatigué, souffrant, mais pourtant fier et déterminé; qui, dans cet équipage et sous ce maintien, eut soupçonné l'un de ces proscrits trop fameux, poursuivis dans toute la France? Je ressemblais tout-à-fait à un pauvre volontaire, tout à l'heure sorti des hôpitaux et s'en retournant au pays avec un congé de semestre.

Cette ressemblance et ma présence d'esprit me tirèrent, à la fin de la troisième journée, d'un très-mauvais pas. C'était à *Aix*, petite ville à deux lieues de Limoges. Mon conducteur m'avait dit qu'on n'y montait point la garde; ainsi je ne m'étais pas mis sous la toile; tout d'un coup, au détour d'une rue, nous tombons dans un poste tout nouvellement établi. Pour cette fois, il faisait beau, il faisait jour, le factionnaire ne dormait pas, et qui pis est, vingt de ses camarades, assis au-dehors à

côté de lui, me regardaient curieusement. Citoyen, ton passe-port! me dit la sentinelle. Moi, sans hésiter, je lui crie, en soulevant ma jambe avec effort: Attends, petit B...... (c'était un enfant de seize ans), va-t-en à ma place, te faire mettre à terre par les brigands de la Vendée; puis en revenant, passe hardiment partout, ta jambe à moitié cassée te servira de passe-port. A ces mots, la sans-culotterie charmée, partit d'un éclat général; tous, en battant des mains, s'écriaient: Bien, bien, camarade! Mais le pauvre petit soldat, tout honteux, prit aussi le parti de rire; quant à mon guide, pressé d'aller plus loin, il remuait terriblement son fouet. C'était la première fois que je le voyais battre ses chevaux; c'était aussi la plus grande preuve d'attachement qu'il pût me donner.

Ce fut dans la même soirée que nous arrivâmes à Limoges; mon conducteur savait que je ne pouvais y descendre à l'au-

berge, il me reçut chez lui. Je n'y demeurai pas sans quelque péril; sa maison était ouverte à tout venant; j'occupais, dans une chambre du fond, un bon lit, d'où je ne sortais guère que pour tremper ma jambe dans le sceau plein d'eau tiède qu'on m'apportait dix fois par jour; deux journées s'écoulèrent ainsi, au milieu des soins que la femme se donnait pour rétablir ma santé, et des recherches que faisait le mari pour trouver quelque *bon garçon* qui me conduisît plus loin; et qu'alors je remerciais la Providence, qui ne semblait m'avoir lié les jambes, qu'afin de me forcer à tomber dans les bras de cet excellent protecteur!

Nous étions à la fin de la troisième journée, l'heure était passée à laquelle mon conducteur ordinairement rentrait; sa femme vint tout à coup, d'un ton mystérieux, me conter que son mari l'avait chargée de me conduire sur l'heure à l'auberge

du faubourg, où j'allais trouver des voituriers qui m'emmeneraient à Orléans. Non non! vous vous trompez, lui dis-je; ce n'est point à l'heure qu'il est que des voituriers partent; ce n'est point à l'auberge du faubourg que je dois aller, au-dehors de ce faubourg je trouverais un corps-de-garde qu'il me faut éviter. Mon brave ami m'en a prévenu; c'est lui, lui seul qui me veut guider dans ce passage difficile; il m'en a donné sa parole, j'y compte, et je suis bien sûr qu'il ne m'abandonne pas; alors elle se mit à pleurer, m'avoua qu'elle prenait peur; et me conjura de ne point affliger son mari, par le récit de la *petite ruse* qu'elle avait inventée pour *me déloger* pendant son absence.

Petite ruse, soit, pauvre femme! mais si je vous avais cru, je faisais naufrage dans le port.

Il rentra presqu'aussitôt, son mari. Ses yeux étaient étincelans; jamais son main-

tien ne m'avait paru si animé; il voulait parler et ne pouvait pas. Enfin, il campa ses deux poings sur mes épaules et sa rude barbe dans mon visage, puis m'écrasant la main qu'il croyait seulement serrer, Sacrebleu! s'écria-t-il, c'est fini; vous partez demain; un bon garçon *vous roule* jusqu'à Paris; il est prévenu que vous êtes *marchandise de contrebande*, que tout le long de la route *il faut souffler*. Sacrebleu! que je suis content.

Le brave homme! qu'il l'aurait été davantage, s'il eût su tout ce que j'étais! mais le lui confier, c'était en même temps le dire à sa femme, avec laquelle il ne savait pas garder un secret. Et jugez, dans sa mortelle frayeur, quelles nouvelles *petites ruses* elle eût peut-être inventées! assurément la tête lui eût tournée, et dès le lendemain, sans doute, avant que j'eusse fait dix lieues, son mari, moi, le *bon garçon*, nous étions tous perdus. Je me vis, à re-

gret, forcé de cacher quelque chose à ce digne ami.

Il me réveilla avant deux heures du matin; c'est qu'il fallait avoir le temps de vider chacun sa bouteille, d'entamer l'andouille et de mettre sur le tout quelques *bonnes gouttes* de café. Le moyen de me refuser à ce très-matinal repas! il m'y conviait de si bon cœur! il avait tant de plaisir à trinquer avec moi! pourtant j'apercevais sa joie mêlée de quelque tristesse. Ce ne pouvait être seulement le chagrin de me quitter, puisqu'à ce prix il était mon libérateur. Enfin je sus que sa femme, toujours plus effrayée, n'avait pu jamais se décider à rester cette nuit dans sa maison. Çà me fait bien de la peine, disait-il, car aussitôt que je vous aurai conduit à votre occasion, moi aussi je partirai. Je vais à Périgueux; c'est un voyage de plusieurs jours; on est alors bien aise de causer avec sa femme. Je le crois, il

l'adorait comme au premier jour de ses noces. Eh bien, poursuivit-il, c'est partie remise; je retrouverai ma femme, et je n'aurais pas retrouvé l'occasion de sauver un honnête homme. Vous qui me lisez, je ne sais si vous êtes émus autant que je le fus : je l'écoutais, j'admirais en silence, et mes yeux se mouillaient de larmes.

Quand nous eûmes bien bu, bien mangé, nous partîmes ; mais il fallut auparavant souffrir qu'il farcît mes poches de pain, de viandes, de fruits, de châtaignes ; il m'offrit encore une paire de gants de laine et un bonnet de coton, que j'acceptai de grand cœur et que je conserve.

Aux premiers rayons du crépuscule, nous fîmes un assez long détour, au moyen duquel le corps-de-garde et tous les postes extérieurs furent évités. A demi-lieue sur la grande route, nous entrâmes dans un bouchon où le nouveau guide m'attendait. Après qu'il m'eut remis dans ses mains et

répété cent fois ses recommandations, mon brave ami me serra, m'embrassa, pleura même. Moi aussi, je pleurais ; mais qu'elles sont douces les larmes de la reconnaissance!.... Enfin nous nous dîmes adieu.

Adieu, brave homme, sensible et généreux, bon sans-culotte, tels qu'ils devraient être, tels qu'ils seraient tous, si des scélérats n'avaient pris à tâche de les pervertir. Tu dois être persécuté dans ma triste patrie, puisque ton âme agreste et simple est douée de toutes les vertus auxquelles la plus haute philosophie n'atteint que rarement..... Il doit être persécuté!... ô Dieu, Dieu juste, rends-lui du moins dans ses infortunes tous les secours qu'il m'a prêtés.

Mon nouveau conducteur était ce que m'avait dit l'ancien : un bon garçon, dans le sens qu'il avait du courage et me montrait les meilleures dispositions. Mais un

premier coup-d'œil jeté sur sa voiture, fort différente de celle de mon charretier, me fit comprendre que j'y serais dans une situation souvent très-périlleuse et presque toujours très-délicate. D'abord elle était lourde cette voiture, et très-pesamment chargée; nous n'irions donc qu'à petites journées. Ensuite j'avais sept compagnons de voyage, et quels compagnons! c'étaient! .... tous sept d'humeur très-discordante, ne s'entendaient que sur un point; tous sept, ils s'honoraient d'être jacobins, et n'étaient pas médiocrement jacobinisés.

Tels étaient les voyageurs appelés, d'abord par le seul intérêt de faire quelque chose d'agréable au conducteur, appelés, dis-je, à garder mon secret dans tout le cours du voyage, et même à payer pour moi de leurs personnes en maintes occasions. A l'entrée d'une ville, à chaque

corps-de-garde, à chaque poste, à tout endroit où l'on demanderait des passe-ports, il faudrait que je me tinsse couché tout de mon long dans la voiture, une moitié de mon corps couverte des habits, des manteaux, des corps mêmes de tous ces francs montagnards, et l'autre moitié cachée sous les jupons de leurs femmes maratistes. C'était ainsi qu'on prétendait me passer partout; on n'avait pas d'autre moyen!

Si vous prenez un instant ma place, vous concevrez avec toutes les difficultés de ma position. Premièrement, il y avait des circonstances extrêmement périlleuses où je devais pourtant prendre, avec mes camarades, l'air d'un homme qui ne redoute rien. Par exemple, dès que les passe-ports avaient été vus quelque part, on m'y croyait hors d'affaire; l'auberge où l'on s'arrêtait pour dîner, pour coucher surtout, était ordi-

nairement la meilleure du lieu, par conséquent la plus fréquentée des voyageurs. C'était là que j'avais à craindre la rencontre d'un député, d'un commissaire, de ces coureurs en chaise de poste, dont la plupart, employés par le gouvernement, me connaissaient. C'était là néanmoins que je devais conserver un front tout-à-fait tranquille; que si j'eusse laissé transpirer quelques-unes de mes mille inquiétudes, on se fût dit à l'oreille: Cet homme est donc très-connu! serait-ce un émigré? serait-ce un personnage de quelque importance? et bientôt on ne se fût pas gêné de le dire tout haut. Je ne devais donc jamais prendre d'autres précautions ni témoigner d'autres craintes que celles qui convenaient à un obscur déserteur; personne ne me croyait autre chose. Malheur à moi si mes compagnons avaient pu deviner qui j'étais; les uns eussent pâli d'effroi, les autres eussent

voulu m'arracher les yeux ; je ne sais pas même si le conducteur, malgré l'appas de la récompense que je lui avais promise, malgré les recommandations de mon bon ami, qui était aussi le sien, malgré sa haine pour les tyrans du jour, je ne sais pas s'il eût osé tenir ferme.

Il me fallait, en second lieu, au milieu des petites factions qui divisaient la carrossée, constamment éviter de prendre parti; je ne devais en mécontenter ni en épouser aucune, mais au contraire ménager toutes et doucement me faire jour entr'elles. Que dis-je! il fallait, par un art plus profond que celui de la coquette la plus exercée, m'attacher à m'attirer tous les soins, à me gagner toutes les bienveillances, à me conquérir tous les cœurs. Ce n'était pas seulement un ennemi que j'avais à craindre; il suffisait d'un indifférent pour me perdre. Mon salut exigeait que, dans cette

coterie, composée de tant d'originaux discordans, il n'y eût personne qui ne s'accordât à raffoler de moi.

Ils en raffolèrent tous, et bientôt. Le cavalier, je lui tenais tête, le verre en main, dans les repas du soir, . . . le. le. . . . . dès la seconde journée ils raffolaient de moi.

Pardon de tous ces détails; mais c'est qu'aussi jamais homme ne se trouva dans une situation semblable, et maintenant le récit des faits va suivre avec rapidité.

Pendant les deux premiers jours, tout alla bien; personne ne s'inquiéta de nous. Au milieu du troisième, la mésaventure d'Aix se renouvela. C'était à *Bois-Belmont*, je crois: un misérable petit hameau, composé de cinq à six chaumières. Le moyen de soupçonner qu'une sentinelle était là. Il avait gelé, il faisait très-froid; pour me réchauffer, j'avais mis pied à terre,

je marchais avec le cavalier. Tout-à-coup un factionnaire nous apparaît ; je vais à lui: Que fais-tu là, camarade? il me paraît que tu ne brûles pas? Lui se met à rire. Si tu veux que j'aie plus chaud, me répondit-il, tu n'as qu'à m'apporter un verre de vin. —De tout mon cœur! je le vais chercher. Je ne le lui portai pas, je le lui envoyai. Cependant il regardait les passe-ports des autres; il oublia le mien.

Pourquoi donc une sentinelle dans ce hameau, disais-je au maître du poste, qui tenait un bouchon qu'il appelait auberge. Il nous apprit que la Vendée, qui grossissait beaucoup et s'avançait de ce côté, forçait à cette surveillance. Sur une route de trente lieues nous trouverions des corps-de-garde dans tous les endroits où nous passerions. A ces mots, notre voiturier fronça le sourcil. Après Limoges, il avait cru ne devoir être visité qu'une fois

à Château-Roux ; puis d'Orléans à Paris, très-mauvais passage, quatre ou cinq fois. *Sa contrebande* devenait bien plus difficile à *souffler!* C'est dans cette occasion que j'eus lieu de reconnaître qu'avec un grand courage cet homme avait plus d'adresse et de pénétration qu'on ne devait l'attendre dans son état. Vous vous conduisez très-bien avec ces gens-là, me dit-il tout bas, en me montrant la carrossée ; continuez, ne craignez pas que je vous manque. Fussiez-vous le diable, ajouta-t-il, en me serrant la main, je vous passerai ! je répondis : Fort bien ! mais puisque les obstacles sont doublés, je doublerai la récompense. A la bonne heure ! répliqua-t-il : vous êtes un homme juste, et cela me fait plaisir. Cependant ne vous gênez pas ; on se retrouve dans le monde, et alors comme alors.

Le soir du lendemain, nous fûmes arrê-

tés à l'entrée d'Argenton ; mais on ne fouilla point la voiture, on se contenta de regarder les papiers que chacun produisit. Moi, pour n'en pas produire, j'étais comme je l'ai annoncé, tapis sous un tas de hardes et de jupes. Je ne m'en dépétrai que pour descendre à l'auberge. Tous les esprits y étaient occupés de l'événement de l'après-dînée. Sans se faire presser on nous le conta. Deux volontaires avaient été rencontrés hier, aux environs Dufay, vers minuit, dans la traverse, et n'ayant pour tout passe-port qu'une permission qui n'avait pas paru fort en règle. Aujourd'hui douze gardes nationaux les amenaient à Argenton, pour qu'on les examinât de plus près. A quelques portées de fusil de la ville, un des deux suspects avait prétexté un besoin. On lui avait permis de s'écarter. Arrivé sur les bords de la rivière, il en avait d'un coup-d'œil sondé

la profondeur ; il avait jeté un couteau à son camarade, en lui criant : Tâches de t'en servir ; et il s'était précipité. On s'était vainement efforcé de le secourir ; depuis deux heures on le cherchait sous l'eau. Son compagnon venait d'être jeté dans les prisons de la ville. Ce récit me fit frémir. Je savais que Guadet et Salles nourrissaient depuis long-temps le téméraire projet de traverser toute la France, avec une permission qu'ils se seraient fabriquée, comme étant des soldats qui allaient rejoindre l'armée du Nord. Parvenus aux frontières, ils auraient traversé les Pays-Bas, pour aller chercher, à Amsterdam, quelque vaisseau qui les eût portés en Amérique. Tremblant pour mes amis, je demandai le signalement de ces volontaires ; on me les dépeignit tels à peu près que je les connaissais. Hélas ! était-il bien vrai que ce fût Salles qui, non loin de moi, gémit dans

les cachots, et que mon cher Guadet eût trouvé son tombeau dans les eaux de la Creuse; je n'ai pu, depuis ce temps là, rien apprendre de ce qui les touche (1).

Tourmenté de cette inquiétude nouvelle, il me fallait cependant affecter quelque joie. L'heure du souper était venue. Acharnés sur le premier plat, les convives ne s'apercevaient pas que je ne pouvais manger; mais le cavalier se fût bien vîte aperçu que je ne pouvais boire. Entre lui et moi le choc des verres avait déjà commencé. Jugez de ce que je souffrais.

Il y eût péril à Château-Roux dans la

(1) Je ne le sais que trop maintenant. Ce n'est pas sous les eaux de la Creuse qu'ils ont péri ; mais dans Bordeaux même, dans cette ville que leur courage avait défendue, que leurs talens avaient illustrée ! O cité malheureuse ! quand mettras-tu leurs statues où tu as vu leurs échafauds ?

journée suivante. C'était un chef-lieu de département : les passe-ports furent long-temps examinés. Puis un des jacobins de garde se hissa, je ne dois pas dire à la portière, je dois dire à l'ouverture de notre voiture. Il voulait s'assurer s'il n'y avait en effet que six voyageurs, *craignant toujours que quelque girondin n'échappât* (c'était ainsi qu'en ce moment il le disait lui-même). Heureusement nos précautions avaient été prises. Habits, manteaux, jupons, paille, cartons, paquets, hommes, femmes, enfans, tout me cachait, me couvrait, m'étouffait; je ne bougeais pas, je ne soufflais point; mais mon cœur battait fort. Enfin l'inquisiteur nous abandonna d'un air assez mécontent; et il devait l'être, car malgré toute sa surveillance, il laissait échapper un fier girondin.

Il était écrit que ce serait dans cette ville de Château-Roux que commenceraient

pour moi des épreuves d'une autre espèce. Dans la Gironde nous avions su l'événement du 10 brumaire, je veux dire l'assassinat juridique de nos vingt-un malheureux amis, la plupart fondateurs de la république. D'autres restaient, qui pouvaient échapper; du moins nous voulions l'espérer encore. Ce soir, à Château-Roux, un homme qui venait de Paris vint se mettre à notre table. On lui demanda des nouvelles. Madame Roland vient d'être guillotinée, nous dit-il. Quel coup pour moi! j'y résistai le moins mal que je pus. Les parisiens avaient donc souffert aussi qu'elle tombât sur l'échafaud, cette femme courageuse qui, seule, aux premiers jours de septembre, osait encore prendre leur défense, et, dans ses écrits immortels, tonner contre les assassins. Au moins, on avait recueilli ses dernières paroles. Après avoir entendu son arrêt, elle avait dit aux

brigands du tribunal révolutionnaire : *Vous me jugez digne de partager le sort des grands hommes que vous avez assassinés. Je tâcherai de porter à l'échafaud le courage qu'ils y ont montré.* Comme on la traînait sur un indigne tombereau, la foule, émue de pitié, ou saisie d'admiration, mais glacée de terreur, la foule se taisait ; seulement, de loin en loin, quelques scélérats apostés criaient : *A la guillotine!* elle, avec sa douceur mêlée de fierté, leur répondait : *J'y vais, tout à l'heure j'y serai; mais ceux qui m'y envoient, ne tarderont pas à m'y suivre. J'y vais innocente, et ils y viendront criminels ; et vous, qui applaudissez aujourd'hui, vous applaudirez alors!* On lui avait donné pour compagnon d'infortune, ou plutôt de gloire, un citoyen Lamarche, homme faible. Auprès de cette femme, qui souriait aux approches de la mort, il était dans l'accablement.

Elle le soutenait, elle le consolait; et jusqu'au pied de l'échafaud, par un dernier égard, digne de cette grande âme : *Allez le premier*, lui dit-elle, *que je vous épargne au moins la douleur de voir couler mon sang*. Elle n'était plus, cependant, cette femme, dont le moindre mérite avait été de réunir en sa personne toutes les grâces, tous les charmes, toutes les vertus de son sexe; cette femme dont les rares talens et les mâles vertus auraient honoré les plus grands hommes, elle n'était plus! Ma Lodoïska venait de perdre l'amie de son choix, son intime et digne amie. Elle n'avait, un moment, embelli sa patrie, et travaillé à l'affranchir, que pour attester encore, par un grand exemple, l'ingratitude ou l'aveuglement des hommes! . . . . Elle n'était plus!....... et lorsque j'en recevais l'affreuse nouvelle, je devais garder un front calme. Que dis-je? il aurait fallu que je parta-

geasse la cruelle joie de mes compagnons égarés ! je ne me sentis pas ce courage atroce. A son nom révéré, ma bouche murmura quelques mots d'éloge et de plainte. C'était assez de retenir mes larmes. Quel tourment, grands dieux !

Plus nous nous rapprochions de Paris, plus nous rencontrions de gens qui en arrivaient. Ma position en devenait plus périlleuse ; elle en devenait surtout plus cruelle. Des visites à essuyer deux ou trois fois par jour, le danger toujours plus pressant d'être reconnu, tout cela n'était que mon moindre mal. Les nouvelles, les nouvelles qu'on nous débitait, portaient le désespoir dans mon cœur. Deux jours après, à Vierzou, c'était de Cussy que j'apprenais la fin ; on l'avait immolé dans la Gironde. Le lendemain, à Salbris, c'était de Manuel et de Kersaint : on les avait assassinés à Paris. Deux jours après, non loin de la

Ferté-Lovendal, c'était Roland. A la nouvelle du trépas de sa femme, il n'avait pu supporter plus long-temps le fardeau de la vie. Pour ne pas compromettre l'ami qui lui donnait asile, il avait été se frapper sur la grande route de Rouen. On avait trouvé sur lui, parmi d'autres écrits, cette ligne : *Passans, respectez les restes d'un homme vertueux!*

La fin tragique de Lidon mérite aussi quelques détails à part. Il s'échappait de la Gironde, et vers Brives, lieu de sa naissance. Bientôt, ne pouvant plus marcher, il écrit à un ami de lui envoyer un cheval. Ce misérable était devenu maratiste, et certes il se montra digne de ne jamais cesser de l'être. Le monstre ! il porte au comité de surveillance de sa commune, dont il était chef, la lettre du trop confiant Lidon ; et au lieu d'un cheval, il lui envoie deux brigades de gendarmerie. Lidon se

défendit jusqu'à la dernière extrémité: après avoir tué trois malheureux, il se tua.

Tels étaient les récits journaliers qu'il me fallait entendre, sans changer de visage. Quiconque n'éprouva point un pareil supplice, ne saurait en avoir une juste idée. O Lodoïska! sans le souvenir de ton amour, qui donc aurait pu m'empêcher de terminer mes peines? Cependant, quand je dévorais tant de maux pour aller à toi, qui pouvait désormais me garantir que j'eusse la consolation de te retrouver? T'avait-il été possible de rentrer dans ce Paris, vers lequel je me traînais lentement à travers de si grandes souffrances? et même, à supposer que tu y fusses parvenue, les impitoyables ennemis de tous les talens, de toutes les vertus, ne t'y auraient-ils pas poursuivie, recherchée, découverte? Dieux! S'ils t'avaient déjà précipitée dans la tombe, à côté de la citoyenne Roland!

Depuis quelques jours mon imagination ne pouvait se distraire de cette horrible image. J'étais de tous les hommes le plus tourmenté, le plus impatient, le plus excédé du fardeau de la vie. Peut-être était-ce encore un bienfait de la Providence, peut-être, au milieu des immenses dangers qui me restaient à courir avant de rentrer dans ma ville natale, peut-être il était bon que la mort qui m'allait serrer de plus près, que cette mort, toujours prochaine, toujours menaçante, me parut un bien.

Je venais d'entrer dans le département où tout un peuple, libre de son choix, m'avait élu; j'avais, avec quelque courage, peut-être, rempli les devoirs difficiles qu'il m'avait imposés; cependant j'arrivais au milieu de lui, fugitif, déguisé, proscrit, trop heureux s'il me laissait passer. Orléans, son chef-lieu, renfermait depuis

long-temps mes plus implacables ennemis. C'étaient plusieurs brigands vendus à la faction de l'étranger, long-temps sans pain et sans ressource, maintenant investis du pouvoir, couverts de richesses, et toujours chargés de mépris, de haines et de crimes. Ils me connaissaient bien, car ils avaient entendu, quelques jours avant le 31 mai, ma dernière opinion dans une assemblée qui avait encore une ombre de liberté. Ils m'avaient vu, dans la tribune nationale, tonner contre eux et leurs forfaits. Si l'un d'eux pouvait m'entrevoir, j'étais reconnu; si j'étais reconnu, je ne vivais pas vingt-quatre heures.

Les portes de la ville étaient fermées, par mesure de sûreté générale. A la suite des visites domiciliaires faites dans la nuit précédente, on avait donné quarante nouveaux compagnons de malheur aux cinq cents infortunés déjà mis en réserve pour

l'échafaud. C'étaient encore des Louvetins, jugés dignes de plus prompt trépas. Ainsi, dans ce passage difficile qu'il me fallait franchir, mon nom seul valait la mort à quiconque était soupçonné de lui garder quelque attachement.

Après que nous eûmes essuyé l'examen ordinaire, au danger duquel je m'accoutumais, on nous permit d'entrer. Je brûlais d'en sortir; mais le malheureux voiturier avait des paquets à décharger et des paquets à prendre. Nous restâmes impunément quatre heures dans cette ville, où je ne pouvais, sans témérité, rester dix minutes.

Enfin nous partons; nous allons franchir la grille du pont: on nous y arrête. Nos passe-ports ont été vus, dit mon cavalier. Il n'est pas question de cela, répond l'officier de garde; que tout le monde descende! Pourquoi donc? s'écrie la marchande. Que

tout le monde descende! répète-t-il d'un ton plus impérieux.

Il faut obéir. Les hommes commencent. Cela ne suffit pas, crie l'officier, les femmes aussi doivent descendre; certains hommes prennent bien des habits de femmes. Je vous réponds que leurs passe-ports ont été vus partout et sont bien en règle, disait le voiturier; mais le cher homme avait déjà la voix toute changée. Que je le plaignais! que je me reprochais de l'avoir embarqué dans cette affaire! L'officier venait de répliquer: Qui vous parle de passe-ports? Je ne demande pas les passe-ports; *ce sont les figures qu'il faut voir: nous savons ce que vous ne savez pas*. Et pour la troisième fois, mais d'un ton très-menaçant: Que tout le monde descende! *qu'il ne reste personne là-haut!* ajouta-t-il, après un moment de réflexion; j'y regar-

derai, je vous en préviens. Les femmes donc! les femmes!

Pour cette fois, je crus mes travaux bientôt finis. Apparemment j'avais été reconnu quelque part; on m'avait dénoncé; j'étais attendu sans doute. A cause de tous ces braves gens du moins, ne ferais-je pas bien de paraître? Cette idée ne fit que passer dans ma tête; car à quoi leur eût-il servi que je me découvrisse? Pour n'avoir pu me conduire jusqu'à Paris, auraient-ils été moins coupables aux yeux de mes persécuteurs? L'aventureuse entreprise était trop avancée, pour eux-mêmes je devais patiemment en attendre la fin.

Les femmes qui venaient de descendre, emportant leurs jupes secourables, laissaient une bonne moitié de mon corps absolument découverte. Sans bruit, mais promptement, j'étendis sur mes jambes et sur mon estomac un peu de paille, et le

grand manteau que mon cavalier avait laissé là. Ensuite je ramenai de mon mieux, sur ma poitrine et sur ma tête, les hardes et les cartons sous lesquels on les avait d'abord ensevelis. Cela fait, je tirai doucement de mon sein l'espingole que j'y tenais toujours, je l'armai, je la mis dans ma bouche. Je donne un soupir à ma patrie toujours si chère, à ma femme adorée une larme, une pensée encore à la Providence rénumératrice, et j'attendis l'instant, l'instant suprême. O que son approche était lente! ô qu'alors un moment paraît long!

Un demi-quart d'heure, un demi-siècle péniblement se traîna, pendant lequel ce cruel visiteur examina scrupuleusement toutes les figures; puis enfin, N'y a-t-il plus personne dans la voiture? s'écria-t-il. Du même temps il y sauta. Je l'entendis, je le sentis entrer! L'extrémité d'un de ses pieds venait de s'appuyer contre ma cuisse. Ses

mains sondaient les gros ballots entassés derrière le siége du fond; il donna plusieurs coups sur les bancs au pied desquels j'étais gissant pêle-mêle avec un tas de petits paquets. Dieu tutélaire, ses pieds ne surent point me sentir, ses mains ne purent me toucher, ses yeux, qui me cherchaient, se promenèrent sur moi sans doute, et ne me virent point! S'il se fût tant soit peu baissé, s'il eût de bas en haut jeté seulement un coup-d'œil, s'il eût dérangé quelques brins de paille, ou soulevé le coin de ce manteau! dans l'instant même c'en était fait, je déchargeais mon arme, je quittais mon pays et Lodoïska, je tombais dans les abîmes de l'éternité.

Parbleu, nous l'avons échappé belle! me dit le voiturier, tout pâle encore et tout défait, quoique nous fussions dehors depuis plus d'un quart d'heure. Le cavalier, dont la voix tremblait aussi, me de-

manda pourquoi, puisque ce n'était pas les passe-ports qu'on voulait examiner, je ne m'étais pas fait voir. Je lui répondis qu'un bruit vague avait bien frappé mes oreilles, mais qu'ayant la tête enveloppée et surchagée de paquets, je n'avais pas entendu ce qui se disait. On sent que ce mensonge était nécessaire. Il eut paru fort singulier que j'eusse sciemment refusé de me montrer. Je ne pouvais avoir l'air de croire que mon signalement, à moi simple déserteur, eût été envoyé, et que ce fût à la recherche d'un pauvre diable qu'on mit cette importance. On se souvient qu'il me fallait par-dessus tout éviter de me rendre suspect à la carrossée.

Je fus bien près de l'abandonner à *Toury*. Je balançai long-temps si je ne me jeterais pas sur la droite, pour aller, par *Pithiviers*, gagner *Nemours*, où Lodoïska pouvait s'être retirée, où je croyais trouver

encore nombre d'amis. Mon bon génie m'en détourna. J'ai su depuis que, de mes infortunés amis, une partie était en arrestation, et l'autre en fuite. L'affreux maratisme avait fini *par conquérir, à sa manière*, quinze à vingt mauvais sujets de cette petite ville, où j'avais vu long-temps régner le meilleur esprit. Là, comme ailleurs, cette bande dominait par la terreur. Comme j'avais fait jadis quelque séjour dans ce joli endroit, plusieurs de ses nouveaux tyrans connaissaient très-bien ma figure : si j'y avais paru, j'étais arrêté.

De combien peu je manquai l'être à *Étampes?* D'abord la visite y fut chaude, moins terrible que celle d'Orléans, mais assez semblable à celle de Château-Roux, et plus sévère. Comme à Château-Roux, un trop curieux jacobin se hissa sur le marchepied et mit la tête dans notre voiture! Ce fut dans cette atitude qu'il lut les passe-

ports, après quoi, promenant ses regards et comptant sur ses doigts, il s'assura longuement s'il y avait autant de *passes* que de voyageurs. Encore, après le calcul deux ou trois fois recommencé, demandait-il s'il n'y avait *personne autre?* On n'avait garde de lui dire qu'un mince individu, qui aurait beaucoup donné pour être plus mince encore, était presque étouffé sous les individus qu'il nombrait, que deux femmes pilaient ses jambes et ses cuisses, qu'une petite fille écrasait sa poitrine, et qu'un sac de soldat pesait sur sa tête. On ne le lui disait pas, mais il aurait pu s'en apercevoir, car plusieurs fois, pour retrouver son équilibre, il posa la main sur le sac.

Nous passâmes cependant, mais nous trouvâmes dans la ville un mouvement considérable. Sa rue principale était obstruée de soldats; les tambours battaient aux champs : un cavalier, qui venait de re-

cevoir les hommages de la municipalité, passait dans les rangs, et les troupes lui portaient les armes. Pour comble de disgrace, on venait de faire signe à notre voiturier d'arrêter jusqu'à ce que la cérémonie fut finie; et la femme du cavalier, curieuse à l'excès, s'obstinait à tenir nos rideaux ouverts. Je me rencoignais de mon mieux, pour échapper aux regards de cette multitude, au milieu de laquelle il suffisait d'un seul homme pour me perdre.

Cependant le voiturier venait de s'informer pourquoi tout ce bruit? C'était qu'après quelque séjour dans ce chef-lieu de district, un commissaire de la montagne le quittait, pour se rendre dans *Arpajon*, ce soir, et demain à Paris. La commune n'avait pas voulu le laisser partir sans lui donner les marques de son attachement. On espérait bien le garder encore quelques heures, parce qu'apparemment

il ne refuserait pas de vider quelques dernières bouteilles avec les jacobins de la ville. Et ce jacobin c'était!.......... Puis un exterminateur, et l'un des plus lâches, des plus cruels, des plus forcénés qu'il y eût sur l'horrible montagne, par conséquent l'un de mes mortels ennemis; c'était!...

........! Tous deux, après six mois, nous nous retrouvions dans une même cité, sur la même place, pour ainsi dire, encore en face l'un de l'autre. Quel contraste cependant! Moi, pour avoir voulu sacrifier quelques talens peut-être, tous mes goûts si simples, toutes mes occupations chéries, que dis-je? tout mes attachemens les plus saints; mes parens, mes amis, mon amante aussi, ma Lodoïska; oui, pour avoir tout voulu sacrifier au bonheur des hommes, je me trouvais fuyant sous les livrées de la misère, réduit à l'humiliation des derniers expédiens, menacé de la mort

des criminels. Et lui, vil, ignorant, corrompu, lâchement ambitieux comme tous ceux de sa méprisable faction, il se voyait environné d'honneurs, de respects, de toutes les apparences de l'amour de ses commettans! Peuple insensé! malheureux peuple!

Et si ce brigand, poussé par le génie de la malveillance, eût approché seulement deux pas plus près de ce chariot ouvert, d'où je pouvais entendre le bruit de sa marche, quelle proie pour lui! quel doux présent à faire aux rois du dehors et aux rois de la montagne!

Ce fut en cette occasion que je reconnus que mon conducteur avait gardé de l'aventure d'Orléans une impression forte, et que, s'il ne s'en croyait sûr, du moins il soupçonnait violemment que je devais être un personnage de quelque importance. Quand tout eût défilé: Voilà un terrible

remue-ménage, dit-il en fixant ses regards sur moi d'un air très-significatif : si nous poussions plus loin? J'affectai de l'indifférence, à cause de mes compagnons; je répondis nonchalemment : Il est certain qu'il y a là bien du monde; tout cela mange dans les auberges aujourd'hui; nous ne trouverions peut-être point à dîner dans la vôtre. C'est cela! s'écria-t-il, vous avez raison. Du même temps, malgré les murmures de la femme du soldat, qui n'aurait pas été fâchée de se produire dans cette cohue, le coup de fouet du départ fut donné.

Nous allâmes deux lieues plus loin, à Étréchi, petit village, où néanmoins dix voyageurs vinrent se mettre à notre table d'hôte. Ceux-ci venaient de Tours, ceux-là d'Orléans, plusieurs de Toulouse, un canonnier parisien, des Pyrénées orientales, où il avait laissé un bras. Tous se

rendaient à Paris. A mesure que nous approchions de cette ville, les rencontres de cette espèce devenaient plus fréquentes et plus nombreuses. Est-il bien sûr que plusieurs ne m'aient pas reconnu? Comment n'ai-je pas été dénoncé? Vous ne l'avez pas voulu, Providence impénétrable; à quoi donc me réservez-vous?

Comme j'avais commencé d'assez bon appétit, on se mit à crier dans la rue: Vive le représentant du peuple! vive.......! Nous étions dans une chambre haute, parce que le rez-de-chaussée se trouvait plein. Il y avait là toute la sans-culotterie du village; cinquante à soixante lurons qui, le verre en main, attendaient au passage leur représentant. Habile à saisir l'occasion des séductions les plus viles, celui-ci ne manquerait pas de payer, en passant, quelques centaines de bouteilles, et de s'arrêter quelque temps pour en

prendre sa part. Peut-être aussi, comme quelques-uns des siens, poussé d'un instinct d'espionnage encore plus que d'un désir de popularité, peut-être voudrait-il paraître un moment à la table des voyageurs. En ce cas, mon plan était fait. Je prêtais l'oreille. Dès que j'entendrais monter avec fracas, sous prétexte d'un besoin pressant, je m'éloignerais de la compagnie, je me tiendrais quelques minutes à l'écart. Cette évasion subite avait de grands dangers, elle éveillerait les soupçons, je le sentais; mais aussi on pouvait ne pas s'en apercevoir. Enfin, quel autre moyen?

Cette fois encore ce n'était qu'une fausse alerte. Un domestique que le représentant faisait courir en avant, avait été pris pour lui. Mais si le courrier passait déjà, le maître ne tarderait donc pas? au moins on le croyait fermement dans l'auberge. A chaque instant, j'entendais : *Le voilà! le*

voilà ! Vous jugez dans quelles transes j'achevai, ou plutôt je n'achevai pas le dîner, dont tous les mets, peut-être très-bons, me parurent dès-lors détestables. A mon grand soulagement, on y mit fin pourtant. Quelques heures après, nous entrâmes dans Arpajon.

L'aubergiste, quoiqu'ordinairement il logeât notre conducteur, refusa de nous recevoir. Nous avions été prévenus par deux diligences; d'ailleurs le représentant du peuple et *tout son cortège* devaient venir coucher et souper. Pas possible que je pousse plus loin, me dit tout bas mon voiturier d'un air triste : il est nuit; d'ici à Lonjumeau il y a trois lieues, et l'un de mes chevaux est blessé; je vais voir les autres auberges.

Toutes étaient pleines. Je vais insister ici, me dit-il; il faut bien qu'on me loge, on y est obligé; mais c'est vous qui me

donnez de la tablature. Il me fixa beaucoup et poursuivit : Ce monsieur député vous connaît peut-être ? — Peut-être bien : du moins je suis sûr qu'il m'a souvent passé en revue dans mon bataillon. Oui, oui, reprit-il en secouant la tête, j'entends bien. Il réfléchit un instant ; puis : Tenez, vous faites aujourd'hui bien des choses que vous n'avez jamais faites, je crois. Eh bien, si vous alliez passer la nuit sur la paille, dans l'écurie ? — Bien trouvé !.... Cependant n'y aurait-il pas de l'affectation... Qu'en penserait la carrossée ?..... Non. Allez seulement à l'aubergiste, obtenez qu'il nous garde, et laissez-moi faire.

Il fallut bien qu'il consentit à nous garder, mais ce ne fut pas sans nous avoir prévenus que sûrement nous serions éveillés avant minuit, et qu'alors il faudrait céder nos lits ; pour le souper, nous l'allions faire incessamment, à table d'hôte, avec

tous les voyageurs. C'étaient encore des Orléanais et des Tourangeaux, mais renforcés d'Angevins, de Poitevins et de trois Parisiens. C'était beaucoup trop de monde. Je pris aussitôt grand mal de tête ; malgré le mauvais repas de midi, je me contentai d'une rôtie bientôt apprêtée, puis j'allai choisir dans les combles un taudis, et parmi tous les plus mauvais lits le plus mauvais, bien sûr qu'à son arrivée, le représentant du peuple et son cortège découcheraient tout le monde avant de me découcher. Fatigué, malade que j'étais, disais-je à la servante, j'aime mieux me reposer tant bien que mal sur ce grabat, que d'être obligé de me lever dans deux heures et de passer le reste de la nuit sur pied. La servante trouvait que j'avais raison, et mon inquiet voiturier, qui me voyait faire, me serrait la main et disait : Quand on travaille avec un homme de ressource comme vous, la besogne fait plaisir.

Excédé des agitations de cette journée, je fis à part moi et mon traversin, quelques bons raisonnemens sur les peines de la vie et les douceurs de la mort; elles ne pouvaient me fuir : je venais de m'assurer que l'opium et l'espingole étaient en bon état. Ainsi résigné, je m'endormis profondément. A mon réveil je ne m'imformai pas si le représentant du peuple et son cortège étaient venus. Il ne faisait pas jour quand nous partîmes; mon ennemi ne songeait point sans doute à se lever.

Lonjumeau, perdu de brigandage, nous fit subir un examen plus menaçant que celui d'Étampes. Néanmoins l'événement en fut semblable. Toujours même malveillance et même mal-adresse d'un côté; même audace et même bonheur de l'autre. Notre dîner à *la Croix-de-Bernis* m'offrit encore de justes sujets d'inquiétude. Nous étions un grand nombre à table. Je ne sais plus à

propos de quoi un des convives, qui m'avait beaucoup regardé, je le croyais du moins, dit et répéta plusieurs fois à l'aubergiste, d'un ton qui me parut affecté : Me prenez-vous pour unromancier? je ne fais pas de romans, moi. Était-ce un appel à *Faublas* qu'il prétendait faire? Quoi qu'il en soit, il chuchota quelques mots à l'oreille d'un ami, qui, l'instant d'après, se mit à frédonner le refrain d'une de mes romances très-connue : *Est-ce crainte, est-ce indifférence? je voudrais bien le deviner.* Tout ceci n'était-il donc qu'un jeu de hasard? Au reste, si ces deux hommes n'ignoraient point qui j'étais, je ne devais pas m'en alarmer beaucoup. Ce n'eût pas été par des plaisanteries qu'un ennemi m'eût fait comprendre qu'il me reconnaissait. Ainsi, rassuré par mes réflexions, je m'aventurai sur Paris.

La visite aux barrières nous épouvan-

tait; nous prîmes contre elle nombre de précautions très-inutiles : on nous laissa passer sans nous dire un mot. Rue d'Enfer, je remerciai mille fois mes compagnons de voyage, et *sous les murs des Chartreux*, lieu peu fréquenté, je mis pied à terre. Brave homme, dis-je à mon conducteur, vous avez couru des hasards, mais entre Dieu et nous, je vous jure que vous avez fait une bonne action. Que ne m'est-il permis de vous récompenser autant que je le voudrais! je lui donnai les cent francs d'assignats qui me restaient, et que j'avais promis; j'y ajoutai une montre d'or qui valait six fois autant; et au revoir encore, m'écriai-je, si jamais la chose est possible! C'est pour vous que je le voudrais en vérité, me répondit-il; quant à moi cela ne serait pas, et même vous ne m'auriez rien laissé, que je serais toujours très-content! Il me serrait la main, il allait m'embrasser. D'un

signe, je lui fis comprendre que c'était une imprudence que je ne permettais pas, je m'éloignai.

Non loin de là, était un cabaret, où je me réfugie, tandis que le cavalier va me chercher un fiacre; il l'amène bientôt, je m'y jette. Me voilà seul, en plein jour, à deux heures de l'après-dînée, le six décembre, traversant d'une extrémité à l'autre cette ville ingrate, où j'avais tant de partisans faibles et tant de cruels ennemis.

Mais je puis espérer d'y retrouver ma Lodoïska. N'y fut-elle point, je saurai du moins en quels lieux elle vit; quels derniers hasards me restent à courir pour l'aller rejoindre. Je vais trouver ses amis et les miens, nos amis sûrs, dévoués, nos amis de vingt ans. Ils me croient à jamais perdu, sans doute; ils vont pleurer de plaisir en me revoyant. Pourquoi donc mon cœur ne peut-il s'ouvrir à la joie? Quel est ce douloureux pressentiment qui m'accable?

Mon plus grand danger m'attendait à l'endroit même où j'allais chercher un asile. Mon intime ami n'y demeurait plus. Moi qui ne m'en doutais pas, je renvoie mon fiacre au coin de la rue voisine, et vais frapper à la porte que je connais si bien ; un enfant de sept à huit ans me l'ouvre ; je reconnais le fils d'un député, qui l'amenait souvent à l'assemblée. Je m'écrie : Qu'est-celà ? n'est-ce pas ici le logement du citoyen Brémont (qu'on me permette de déguiser ainsi le nom de l'ami que je demandais) ? l'enfant répond Non. Qui donc y demeure ? lui dis-je. — C'est mon papa, le voilà qui vient ; en effet, quelqu'un venait de la pièce voisine. Je n'en demande pas davantage ; je me précipite sur l'escalier, dans la cour, au milieu de la rue ; cependant une servante allait rentrer dans la maison ; je lui demande où loge actuellement le citoyen

Brémont; elle me l'indique. Me voilà réduit à m'y rendre à pied, à visage découvert; heureusement il n'y a pas loin, et je n'y vais pas, j'y cours.

Je suis dans la maison et à la porte de l'appartement indiqués. La première voix, la seule qui me frappe, est celle de Lodoïska; j'entre, je me précipite; elle pousse un cri, se jette à mes genoux qu'elle embrasse, se relève, me presse sur son cœur, pleure et tombe dans mes bras. Je ne crains rien: ce sont les larmes, c'est le délire de la joie; c'est cette joie qui m'agite, qui me remplit comme elle, qui confond déjà nos soupirs et nos sanglots. O Dieu, voilà de tous mes maux l'entier dédommagement! voilà de tous mes travaux la digne récompense!

La maîtresse du logis, les neveux, la nièce sont accourus. Tous ils s'écrient, tous ils m'embrassent, tous ils pleurent comme

nous. Cette scène, si douce à mon cœur, se prolonge; enfin nous nous apercevons qu'il me faut du linge, des habits, du repos; que des besoins de toute espèce me pressent. On me conduit à la chambre la plus reculée de l'appartement; c'est celle de Lodoïska; elle et moi nous y entrons. Personne ne nous y suit; c'est apparemment une attention délicate de l'amitié qui nous livre à l'amour; ô mon épouse, mon épouse adorée! qui peindra mes transports et le charme de tes caresses? c'est aux amans qui seront favorisés pour brûler de tous les feux du véritable amour, que j'en lègue le soin.

Cependant tant de marches, tant de fatigues, de hasards, et même cette douce joie, ce vif bonheur qui leur succèdent, ont épuisé un corps trop faible contre tant d'agitations. Un lit, mais quel lit! celui de mon épouse va me recevoir. C'est là

qu'enfin je vais avec délices reposer cette tête arrachée à tant de périls. Ma femme un instant m'a quitté, pour me faire apporter plus vite les choses les plus nécessaires; elle rentre un moment après, d'un air assez triste. Nous sommes presque seuls dans la maison, me dit-elle; les jeunes gens sont sortis, la nièce aussi; elle a pris son mantelet devant moi, et ne m'a point dit adieu. Sans doute, elle n'est allée qu'à deux pas; elle va revenir; mais ne pouvait-elle pas différer un moment? Et moi, sans défiance, je répète avec ma femme: Sans doute elle va revenir.

Non, non! nous nous trompions tous deux; elle ne reviendrait pas, cette jeune personne si intéressante, qui m'était si chère, qui avait grandi sous mes yeux, pour laquelle ma femme avait pris l'attachement le plus tendre, et qu'en des temps plus prospères nous parlions d'adopter.

La lâche peur commençait à glacer, autour de nous, toutes les âmes; elle nous abandonnait déjà, celle que nous avions voulu faire notre fille; elle ne reviendrait pas!... Ma femme ne l'a revue qu'une fois; je ne l'ai jamais revue, moi! et quoiqu'il arrive, je ne dois jamais la revoir! Oh, l'ingrate! c'est elle surtout, c'est elle qui a désormais fermé mon cœur à l'amitié!

Il était dix heures et demie, je dormais profondément. O mon ami! rassemble toutes tes forces, me dit ma femme, tu n'en eus jamais un si grand besoin; je t'annonce, de tous les malheurs, le plus cruel peut-être et le moins attendu. Brémont, qui vient de rentrer, *te donne une demi-heure pour sortir de chez lui;* je ne change pas ses paroles. C'est le compagnon de l'enfance de ton père, c'est celui qui t'a vu naître, c'est notre ami de tous les temps qui refuse de te recueillir, qui craint de

t'entrevoir, qui nous envoie sur la place de la Révolution! Rassemble tes forces!

Se peut-il que je sois réveillé? n'est-ce pas un affreux songe qui me tourmente? je tâche à recueillir mes esprits, toutes mes facultés. Je ne puis en croire le premier témoignage de mes oreilles et de mes yeux; dix fois je tâte et regarde autour de moi. Enfin, il est trop certain que je n'ai pas le bonheur de rêver; c'est bien ma femme qui est là, et certainement elle a dit les cruelles choses que je viens d'entendre, car je la vois debout, immobile de douleur, le regard fixe, trop affectée pour verser une larme, et faisant effort afin de retenir ses gémissemens. A ma surprise indicible succéda presqu'aussitôt une indignation vive, qui brûlait d'éclater. Ma Lodoïska le remarquait bien. Je n'ai plus en ce moment d'espérance que dans ton courage, me disait-elle de sa voix si tendre;

au moins quelque consolation me reste. Tu n'es plus dans la Gironde, absolument abandonné, tout-à-fait seul. Tu n'éprouveras pas le tourment de finir loin de moi; je n'aurai pas celui de te survivre; c'est ensemble que nous allons mourir. Ses doux accens, ses courageuses paroles calmaient mes agitations désordonnées. Eh oui, pensais-je déjà, quelques êtres privilégiés existent encore, fidèles, généreux, magnanimes. Déjà je nourrissais plus tranquillement l'indignation que m'inspirait la lâcheté des hommes.

Pour se pénétrer de toute la barbarie qu'il y avait dans cet ordre de sortir sous *demi-heure*, il faut savoir qu'après la retraite battue, et surtout quand dix heures ont sonné, nul ne se montre dans les rues de Paris, qu'aussitôt on ne le fasse entrer dans un corps-de-garde, pour qu'il y produise *sa carte de sûreté*, sur laquelle se

trouvent, avec son nom et le nom de la section, sa demeure et son signalement. Mon ancienne carte, avec mon nom, ne pouvait me servir; je n'en avais pas d'autre qui pût m'aller, on le savait bien. Me renvoyer ainsi, c'était donc, comme le disait ma femme, me pousser sur l'échafaud.

Mon ami, quel parti prendre actuellement? poursuivait Lodoïska. Je lui dis d'un ton calme et déterminé : Réponds-lui de ma part qu'il mériterait qu'à l'instant même je me traînasse au seuil de sa porte, pour m'y brûler la cervelle. Qu'il se rassure pourtant; il aura le bonheur d'apprendre que j'ai fini, sans le compromettre. Mais je crois avoir, au prix des périls que j'ai courus pour venir me rejeter dans ses bras, acquis le droit d'exiger quelques heures de répit, et de prendre, avant de terminer mon triste sort, le temps de me reconnaître. Déclare-lui donc positivemen

qu'aucune puissance ne m'arrachera vivant, de chez lui, à l'heure qu'il est; de même que rien ne pourra m'empêcher d'en sortir, avec les précautions convenables, demain à sept heures du soir. Què si la peur lui tourne entièrement la tête, qu'il découche; quelqu'ami de trente ans pourra le recevoir pour une nuit : il n'est pas proscrit. Il va sans doute insister, crier, menacer. Ajoute alors que pourtant il lui reste un moyen, mais un moyen unique, de me voir sortir d'ici, avant le temps que je fixe; et qu'après la leçon qu'il me donne, j'attends encore une autre leçon : c'est que tout à l'heure il m'aille dénoncer; c'est que lui-même, au lieu de m'envoyer à mes assassins, il me les amène.

Du moins il n'ignorait pas que je savais garder mes résolutions: en les apprenant de la bouche de ma femme, il pâlit; il

sortit sur l'heure, il ne rentra que le surlendemain.

Cependant Lodoïska ne revenait pas seule vers mon lit. Madame Brémont accourait me consoler, elle accusait l'inhumanité de son mari. La nécessité de m'abandonner, pour lui obéir, la désespérait. Qu'allais-je devenir? elle me couvrait de ses larmes; je m'étonnais de voir que Lodoïska demeurât tout-à-fait insensible aux protestations d'attachement qui m'étaient prodiguées. Dès que nous fûmes seuls, ma malheureuse épouse dût m'éclaircir cet autre mystère de douleur. Des indices trop sûrs la forçaient à penser que c'était la citoyenne Brémont, dont nous connaissions d'ailleurs l'empire sur l'esprit de son mari, plus accessible encore à ses conseils, quand il avait peur, que c'était elle qui avait déterminé cet homme faible en tout, à montrer du moins quelque force pour me mettre

dehors. Pourtant ce n'étaient que de fortes présomptions; depuis nous en avons eu la preuve. Quel abominable assemblage de barbarie, de fausseté, de lâches trahisons! O Guadet, m'écriais-je, mon pauvre Guadet, tu te plaignais de tes *amis!* si tu voyais les miens!

Au milieu de tant d'horreurs, cependant, l'hymen donnait à l'amour une nuit. Oui, l'hymen. Eh! quel plus saint contrat que celui que nous avions écrit et juré devant nos malheureux amis! devant quelle autorité civile aurais-je pu, malheureux proscrit, me présenter et faire reconnaître mon épouse légitime. Dans quel temps elle avait uni ses destinées aux miennes! au sein de notre cruelle patrie nous ne pouvions plus avoir d'autres autels que les échafauds.

Hélas! serait-elle du moins suivie de plusieurs nuits semblables, cette nuit si

fortunée? Ne nous touchait-il point, le jour, le jour fatal où nos doux liens, à peine formés, seraient rompus, de la seule manière qui pût les rompre? Écoute, me disait mon amante, il nous reste du moins une consolation qu'on ne peut nous ravir; celle de mourir ensemble. Voici mon plan: dès demain, je cherche dans ce quartier perdu, un logement; je le prends sous mon nom de fille, et je t'y reçois. Je sais qu'on ira bientôt s'informant quelle est cette nouvelle venue; je sais qu'on ne peut tarder à me découvrir, et qu'alors, à supposer même qu'on ne me soupçonnât point de te donner asile, il leur suffira de retrouver en moi ton amie, ton amante, la compagne de tes travaux, pour qu'aussitôt mon supplice soit préparé. Ils ne m'y traîneront pourtant pas; avec toi, comme toi, je saurai me dérober à leur échafaud. Remarque cependant qu'ainsi nous allons

gagner huit jours, quinze jours, peut-être un mois. O mon ami ! combien, dans ce court espace de temps, pourrons-nous vivre davantage que tel qui ne tombe que de vieillesse. Comme Saint-Preux, tu me pourras dire : Nous n'aurons pas quitté la vie, sans avoir connu le bonheur.

Je la serrais dans mes bras, sur mon cœur ; je la couvrais de baisers ; mes yeux versaient des pleurs délicieux. Si pourtant, lui dis-je, il n'était pas impossible qu'un jour, sans moi, la vie te fût moins à charge, qu'avec le temps..... Pourquoi cet outrage ? interrompit-elle. Par où l'ai-je mérité ? elle m'échappa, joignit les mains, leva les yeux au ciel. Non, je jure que sans toi la vie m'est un tourment, un insupportable tourment. Seule, je périrais bientôt, je périrais désespérée. Ah, permets, permets que nous mourions ensemble.

Je n'ai pu me résoudre à passer ces dé-

tails, on les trouvera longs, peut-être; qu'on me le pardonne; ces momens furent à la fois les plus doux et les plus cruels de ma vie.

Avant sept heures du soir le lendemain, ce brave jeune homme qui m'avait déjà recueilli quelque temps avant mon départ pour Caen, vint me prendre encore; il ne put me garder que trois jours. Des maratistes demeuraient actuellement sur son carré; le mur qui séparait les deux logemens était si mince, qu'il n'y avait point de mouvement qu'on ne pût mutuellement entendre. Une amie de ma femme me reçut alors, mais elle prit peur dès le second jour. Ma femme se vit obligée de me venir chercher, quoique la cache qu'elle me préparait dans son nouveau logement ne fût pas achevée.

Les jolies mains de ma Lodoïska, ses délicates mains n'avaient jamais, comme

vous le pensez bien, manié le rabot, ni les clous, ni le plâtre; pourtant en cinq jours encore, elle acheva seule, sans mon secours, car mon myopisme me rendait absolument inhabile à cet apprentissage; elle acheva un ouvrage en menuiserie maçonnée, d'un plan si parfaitement conçu, et si artistement imaginé, qu'un tel coup d'essai eût passé pour le chef-d'œuvre d'un maître. A moins qu'on ne sût qu'il y avait quelqu'un dans cette boîte, qui paraissait un mur, et un mur où l'on n'apercevait pas une fente; à moins qu'on ne le sût, je défiais le plus habile de me trouver-là.

Désormais nous étions parfaitement assurés contre ces visites générales, dont les sections s'avisaient de temps en temps, chacune dans son arrondissement. Celles-là se faisaient de jour, elles n'avaient point pour objet, telle personne en particulier; elles se bornaient à quelques coups-d'œil

d'inquisition dans chaque logement. Ma cache était, en ce cas, un rempart certain, j'y volais, au premier coup de sifflet du portier. Si l'on venait à frapper chez nous, sans que le sifflet nous eût avertis, ma femme, lente et lourde dans sa marche, n'ouvrait jamais la première de nos trois portes, qu'après m'avoir donné le temps d'aller, au fond de la quatrième pièce, me laisser doucement tomber dans mon asile, où j'entrais fort vîte, et beaucoup plus commodément que je n'en pouvais sortir; elle avait calculé que, pour cette dernière opération, j'aurais toujours assez de temps. Si c'était quelque importun, mais dans notre adversité nous n'en avions guère, quelque bavard, on en rencontre en tout temps; une voisine, par exemple, et souvent la portière qui, soit désœuvrement, soit curiosité, restait-là quelquefois deux heures, alors je m'arrangeais pour une

espèce d'établissement. O Lodoiska, deux heures sans te voir! c'était bien un exil! je tâchais d'en alléger les rigueurs. J'avais, dans mon retranchement assez large, un siége pour m'asseoir, un paillasson sous mes pieds, un petit briquet phosphorique dont j'allumais une bougie, les journaux du jour, et, par un contraste assez frappant, les Géorgiques de Virgile, les Jardins de Delille, les idilles de Gesner; j'avais encore de l'encre, du papier, des plumes, et à tout hasad quelques provisions. Une espèce de soupape me rendait l'air, quand j'en sentais le besoin. Combien de *hors la loi*, pour avoir ma cache, eussent pris l'engagement de n'en jamais sortir (1); je n'en sortais que quand ma femme accourait me donner

(1) Des raisons majeures m'empêchent d'en donner aujourd'hui la description. Je n'y suis plus; mais l'invention n'en est pas restée inutile.

elle-même le signal convenu; et nous nous embrassions alors, comme après une longue absence.

Nous avions des voisins à côté de nous et dessous. Les planchers, les murs étaient minces; pour les assourdir, nous avions couvert ceux-ci d'une tapisserie épaisse, ceux-là d'un fort tapis; et afin que je pusse me mouvoir, me promener, courir même sans être entendu, Lodoïska, toujours inventive et toujours adroite, m'avait fait de bons chaussons de grosse laine, avec une forte semelle de crin, c'étaient-là mes souliers. Mille autres précautions subalternes avaient été prises, et n'étaient jamais négligées.

Mais cette excellente cache et toutes ces précautions tutélaires ne pouvaient rien contre une visite de l'ordre du comité de sûreté générale ou de la municipalité. Celles-ci se faisaient, à domicile donné, contre telles personnes suspectes qu'on

voulait arrêter. A supposer que rien ne pût jamais indiquer aux bourreaux, qu'en dépit de toutes leurs fureurs, une proie ardemment convoitée était là, qui vivait encore, toujours paraissait-il certain que ma femme devait être bientôt reconnue, et serait plutôt encore suspectée. Tôt ou tard le municipal Hébert, ou le conventionnel Amar, tous deux ses ennemis personnels et ses ennemis jurés, lui enverraient leurs assassins. Heureusement ceux-ci, comme tous les brigands, craignaient la lumière, et ne faisaient jamais leurs expéditions que dans les ténèbres. Quand on viendrait frapper chez nous, au milieu de la nuit, qu'avions-nous résolu de faire? nous jeter tous deux dans mon retranchement, c'eût été notre perte. Quelque bien que vous puissiez vous trouver cachés, vous ne l'êtes réellement plus dans un petit logement, où des inquisiteurs arrivent, bien sûrs que

vous vous y tenez quelque part. Un simple feu de paille mouillée, vous enfume dans votre asile, et la nature, qui machinalement résiste à l'asphyxie, vous livre à la guillotine. Le bruit de vos convulsions vous trahit, vous tombez vivant aux mains de vos bourreaux. Non, non, m'avait dit Lodoïska, ma digne compagne. Si l'on frappe au milieu de la nuit, nous nous garderons bien d'aller ouvrir. Nous nous garderons bien surtout de disputer un instant à la mort. Qu'ils enfonçent la première porte! il en reste encore deux, pleines, épaisses, garnies chacune de sa serrure et de ses verroux. Tes pistolets et l'espingole sont sous l'oreiller, non pour les assassins. Pourquoi tremper nos mains dans un sang aussi vil! descendons sans tache au tombeau. Du moins nous aurons tout le temps de nous frapper; et surtout, je t'en conjure, ne commence pas. Laisse-moi, d'une se-

conde, seulement d'une seconde, mourir avant mon époux.

Que de fois nous nous endormîmes, à peu près sûrs que presqu'aussitôt nous allions rouvrir nos yeux, pour les refermer à jamais! que de fois, lorsqu'un locataire retardé venait, après minuit, frapper à grands coups de marteau, réveillés en sursaut par le bruit, puis entendant la porte cochère crier sur ses gonds, que de fois il nous arriva de nous embrasser et de saisir nos armes!

Mais quelle joie, lorsque le soleil revenu nous apportait la douce certitude qu'un jour nous restait encore; que nous avions, de bon compte, au moins seize heures à passer ensemble! que de temps gagné pour l'amour! elle se levait, ma Lodoïska; elle se levait toujours plus charmante. Toujours aussi plus attentive à ma sûreté, plus occupée de mes besoins; ses soins

pour moi recommençaient avec l'aurore. Une fille, sûre et fidèle, hélas plus fidèle que tous nos amis! venait l'aider au petit tracas du ménage, en moins d'une heure achevé. La bonne servante allait nous acheter quelques provisions; ma femme aussi devait en chercher, car dans ces temps de disette, une seule personne ne pouvait obtenir, même à prix d'assignats, double portion. Elle sortait donc, mon amante! hélas oui, nous nous quittions pour quelques instans; pour des siècles! elle sortait, laissant enfermé, sous la double garde de ses trois clefs et de mon retranchement, son précieux dépôt, qu'elle tremblait encore de ne pas retrouver. Et moi, que j'étais inquiet, jusqu'à ce qu'elle fut rentrée! enfin, la voilà de retour, et c'est pour la journée. Qu'il sera délicieux ce repas qu'elle apprête de ses mains charmantes! au moins, c'est moi qui mets le

couvert ! c'est moi qui dois servir à table, quoique je le fasse bien mal-adroitement, car je n'y vois goutte. Mais j'ai mes raisons pour m'y obstiner ; de peur qu'il ne m'en reste point assez, elle me donnera tout, si je la laisse faire, et si quelquefois je ne me fâche. Après dîner, c'est elle qui me fait tout haut la lecture, puis elle est à son piano ; ensuite une partie d'échecs ; et parmi tout cela de doux entretiens à voix bien basse. Enfin, nous soupons encore tête-à-tête, car peu de gens sont curieux de troubler notre périlleuse retraite ; et nous nous couchons, souhaitant avec ardeur que des barbares ne viennent pas nous ravir la superbe journée du lendemain.

Non, rien n'en eut troublé la douceur de ces journées trop courtes; rien, si j'avais pu gagner sur moi de répondre à l'attention de ma femme, qui tâchait toujours de me faire oublier les journaux ; mais le

moyen de n'y pas chercher continuellement des nouvelles de mes malheureux amis! que de fois j'en trouvai de funestes! tour-à-tour ils étaient malheureusement découverts, impitoyablement assassinés.

C'étaient : *Lebrun*, ex-ministre des affaires étrangères, surpris dans un grenier, sous des habits d'ouvrier, à peine interrogé, sur-le-champ conduit à la mort;

Bougon, administrateur du Calvados, qui, à l'époque de la défection de son département, s'était réfugié dans Fougères, où les tyrans furent le trouver: avant de le frapper, fidèles à leur méthode de calomnier ceux qu'ils égorgeaient, ils publièrent qu'ils l'avaient pris au milieu des rebelles de la Vendée. C'est le même que Charlotte Corday a immortalisé, en parlant de lui dans sa lettre à Barbaroux;

Clavière, ministre des contributions, plus heureux que les deux autres, il avait

pu, avant de paraître devant les assassins au tribunal révolutionnaire, se donner la mort; sa vertueuse femme l'avait suivi. Un poison subtil, obtenu, dit-on, de l'amitié de C........, venait de la réunir à son époux. Ils avaient de dignes compagnes, qu'ils rendaient heureuses, et dont ils étaient adorés, presque tous ces républicains. Et telle est la réponse victorieuse que les amis de leur mémoire feront à ces vils libellistes qui, non contens de les calomnier dans leur vie publique, ont osé les attaquer dans leur vie privée;

Rabaut (*Saint-Etienne*), bien caché dans Paris, mais vendu, dit-on, par l'infâme cupidité d'une fille de confiance qui le servait depuis long-temps. La femme de Rabaut fit comme celle de Clavière, mais elle tomba plus tragiquement. Elle alla s'asseoir sur le bord d'un puits, de manière que le coup de pistolet qu'elle se tira, la précipita

dans le fond. Elle mourut ainsi de deux morts à la fois ;

Bois-Guyon, généreuse victime qu'ils immolèrent avec *Girey-Dupré*. Avec quel courage il finit, ce digne Girey! Les tigres du tribunal entendaient lui faire de son attachement pour Brissot un chef d'accusation. N'avez-vous pas été son ami? lui demandait-on. Il répondit : Oui, je l'aimais; oui, je le respecte et je l'admire. Il a vécu comme Aristide, il est mort comme Sidney : je n'aspire qu'à partager son sort. En allant au supplice, il chantait gaiement son hymne de mort qu'il avait composé. Comme il passait au coin de la rue Saint-Florentin, il vit aux fenêtres du logement de Robespierre, la maîtresse de celui-ci, ses sœurs et quelques-uns de ses féroces complices. A bas les tyrans et les dictateurs! leur cria-t-il; et il leur répéta ce souhait prophétique, jusqu'à ce qu'il les

eût perdus de vue. Il mourut enfin comme il avait vécu, plein de courage et de civisme. Son dernier vœu fut pour la république (1);

(1) Ces deux républicains furent arrêtés dans Bordeaux, avec les représentans du peuple *Duchâtel* et *Cussy*. Celui qui les a dénoncés tous quatre est un nommé *Mahon, aide-de-camp de Wimpfen*, et qui s'était réfugié dans la même ville, avec la femme de ce *Puysay*, dont j'ai déjà parlé. Je ne sais où ce *Mahon* traîne son existence, mais quelque part qu'il se cache, les remords le rongent, et la honte l'atteindra. Vil délateur, il a fait assassiner quatre hommes de bien. Comment se peut-il qu'à son âge (il est tout jeune encore), on unisse tant de bassesse à tant de barbarie! mais faut-il donc s'en étonner : il est l'élève de Wimpfen.

Le misérable voulait encore nous causer d'autres pertes irréparables; avec les quatre proscrits que je viens de nommer, on arrêta *Marchena* et *Riouffe*: tous deux ils ont langui quatorze mois dans les pri-

Custine, le fils du général, assassiné comme son père pour avoir trop bien servi cette république, maintenant anéantie. C'était un jeune homme de la plus grande espérance; celui dont Mirabeau fait l'é-

---

sons de Robespierre. Comment n'ont-ils pas été tués! talens, vertus, lumières, courage inébranlable, ardent civisme, que de titres pour l'échafaud! Mais dans la foule immense, *l'assassin public*, autrement dit *accusateur*, les a perdus de vue. Le même hasard a sauvé plusieurs dignes républicains; les mangeurs d'hommes ne pouvaient tout dévorer, le temps manquait à leurs massacres.

Une chose digne de remarque, c'est que le digne ami de Brissot, *Marchena* écrivit plusieurs fois à *Fouquier:* Vous m'oubliez, je suis là pour qu'on me guillotine, et je le désire. Il eut beau faire, on l'oublia toujours; sans doute ils le prirent pour un fou. Le mépris de la mort et l'enthousiasme de la vertu! le moyen que ces gens du *tribunal* comprissent cela.

loge dans sa correspondance secrète sur la Prusse. Il mourut en souriant, comme devait mourir un homme loué par Mirabeau;

Mazuyer, coupable d'avoir, par une amère plaisanterie, un moment déconcerté la scélérate hypocrisie du maire Pache. Oui, Mazuyer a perdu la tête pour un bon mot;

Enfin, *Valady*, que j'avais laissé dans la Gironde, et qui fut apparemment bientôt abandonné du parent sur lequel il comptait. J'ai lu que l'infortuné avait passé, quelques semaines après moi, à Périgueux, qu'il avait été arrêté dans les environs où j'avais cou-

---

Quant à *Riouffe*, il a fait un digne usage de sa liberté récemment recouvrée. Il est l'auteur des *Mémoires d'un détenu;* c'est une brochure qu'on ne saurait assez lire. Je n'entends pas seulement parler du rare talent dont elle brille, mais que de faits y sont consignés pour l'histoire!

ru le même risque, ramené dans cette ville où l'on voulait aussi me ramener, qu'il y avait été examiné, questionné, dépouillé de son déguisement, enfin conduit à *le Roux-Fazillac*, et de-là à l'échafaud. Hélas! quoique le moins intéressant des sept, à ce que je crois, il aura coûté bien des regrets à cet ange du ciel, qui, dans la Gironde, désolée de nous voir quitter se maison, disait: Si l'un d'entre vous périt, je ne me consolerai pas.

C'était une amie, celle-là! mais les miens, ces amis de Paris sur lesquels j'avais tant compté, les miens, au milieu des chagrins que me causaisnt tant de pertes si grandes, quelles consolations me prodiguaient-ils? de quels secours aidaient-ils ma Lodoïska?

La citoyenne Brémont du moins nous rendait quelques visites, et il est consolant pour moi d'avoir à déclarer que son mari, par réflexion rendu à lui-même, à

son cœur naturellement généreux et bon, s'exposa bientôt davantage pour nous maintenir dehors avec quelque sûreté, qu'il ne l'eût fait en nous gardant chez lui. Quant au compagnon de mon enfance, il ne me vint voir que quinze jours après mon arrivée! il ne vint, dans l'espace de deux mois, que trois fois! il nous restait d'autres amis, réputés intimes, auxquels j'aurais cru faire injure de leur cacher que je fusse dans Paris, et qui sentaient bien qu'en un temps où tout était matière à soupçons, on suspecterait bientôt une demoiselle, à peu près inconnue, nouvellement emmenagée, tombée tout d'un coup on ne savait trop d'où, laquelle se réclamant d'une assez nombreuse famille, n'allait pourtant jamais manger dehors, et ne recevait non plus jamais personne. Une voisine, le portier, tous les curieux et tous les espions se diraient: Serait-ce une aventurière? une

émigrée ? ou seulement une personne suspecte avec laquelle on ne veut point avoir d'intelligences ? c'en était assez pour qu'elle fût incessamment notée au comité révolutionnaire de sa section, et tôt ou tard arrêtée. Ils le sentaient bien ; ils n'en tinrent compte. Aucun ne parut chez nous ! pas une fois, pas même une seule fois ! Desorte qu'il est vrai de dire qu'à la délation près, ils firent absolument tout ce qu'il fallait pour nous perdre. Au reste, s'il se privaient du plaisir de nous voir, ils ne s'épargnaient pas celui de s'entretenir de nous. Notre position devenait l'objet perpétuel de leurs entretiens et de leurs alarmes. Moi, j'étais bien malheureux, et je ne l'avais pas mérité, on en convenait. Mais on me plaignait tout bas de n'avoir pas assez de courage pour terminer mes peines ; de n'être pas assez l'ami de mes amis pour les débarrasser, en mourant

une fois, de la crainte où ils étaient toujours de me voir mourir. Ma femme, on la trouvait fort extraordinaire. Soit, je l'accorde. Mais on ajoutait : fort égoïste, égoïste à l'excès. Et cela, non pas précisément parce qu'elle exposait sa vie pour sauver la mienne ; mais parce qu'en s'obstinant ainsi à me vouloir sauver contre toute apparence, elle finirait par compromettre tous mes amis et tous ses amis. Bon Dieu ! quels amis ! comme ils m'ont appris à me défier de ce nom !

Heureusement il existait un homme qui, dans le cours de mes prospérités littéraires et politiques, n'avait jamais affecté de se parer du titre de mon ami, mais qui en réclama tous les droits, dès qu'il me vit dans le malheur. Dix ans auparavant, le connaissant à peine, je ne lui avais rendu qu'un service léger en soi, qui tirait seulement quelque mérite de l'à-propos. Dès qu'il fut de retour à

Paris, et qu'il m'y sut rentré, il accourut. Il vint tous les jours. Vainement nous le conjurions de ne pas paraître si souvent chez nous. Tantôt, sous un prétexte et tantôt sous un autre, aujourd'hui parce qu'il passait dans le quartier, demain pour nous rendre compte de quelque nouvelle propre à nous tranquilliser, une autre fois pour nous apporter quelques provisions dont il s'apercevait bien que nous étions dénués, il venait, il revenait; son esprit ne rêvait qu'aux moyens de me sortir de mon cruel état, et s'il se trouvait quelqu'occasion où il pût me servir, il se croirait le plus heureux du monde.

Lorsque tombé dans le plus profond de l'abîme, on reconnaît qu'on ne peut essayer d'en sortir qu'au risque d'y entraîner l'ami fidèle qui, de ses bords, vous appelle et vous tend la main, on détourne les yeux, on craint d'imaginer quelque chose; on tremblerait de rien demander:

mais pour un autre, pour l'objet aimé, qu'on se sent d'aptitude à inventer le secours et d'éloquence à le solliciter! Ma Lodoïska, depuis qu'il ne lui était plus permis de porter ses regards vers l'Amérique, ne voyait d'asile pour moi que dans le Jura. A force d'y penser, elle découvrit que, sans parler de sa bonne volonté bien reconnue, F..... (je lui donne le nom qu'aujourd'hui je porte: il l'a conquis)! F..... semblait avoir en lui, par un rare concours de circonstances et les hasards les plus singuliers, tous les moyens de me faire arriver à cette terre promise, des moyens dont je ne donne point de détails, de peur de le compromettre; mais tels qu'il semblait que la Providence nous eut conservé tout exprès, tout exprès ramené cet ami. C'en était un celui-là! c'était un ami véritable. Il en est donc! et moi, qui parais en douter, moi qui me plains

amèrement des hommes, ne serais-je aussi qu'un ingrat? Car enfin, quelque petit que soit le nombre de ces êtres privilégiés qui honorent l'espèce humaine, m'ont-ils manqué quelquefois? ne s'est-il pas, toujours à point, présenté pour moi quelques-unes de ces créatures bienfaisantes, douces, généreuses, intrépides, autant que . . . . Eh bien donc, oublions la foule égoïste, et ne nous souvenons que des héros.

Ma femme médita, mûrit son projet. Dès que F..... revint, c'est-à-dire, dès le lendemain, elle lui en fit l'ouverture. Il la saisit avidement. Dès-lors plus de repos pour lui. Comme son esprit, son corps fut dans un continuel travail! Point de démarches qui lui coûtassent, point de peines qu'il ne prît gaîement, point d'obstacle qui put l'arrêter, point de danger qui l'étonnât. Quel

zèle! quel dévouement! que de grandeur d'âme! mon cœur en gardera l'éternel souvenir.

En moins de quinze jours les difficultés disparurent devant son invincible activité. Le six février 1794, deux mois, jour pour jour, après ma rentrée dans Paris, tout se trouva prêt : déguisement, passe-port, voiture. Nous partions le lendemain à l'aurore. Je dis nous partions, car il m'accompagnait jusqu'à la montagne; il voulait m'y voir établi ou périr avec moi. Le courage de Lodoïska ne s'était point démenti dans le cours des préparatifs; mais les obstacles étant surmontés, l'heure de notre séparation et celle de mes périls s'approchant, la tendresse de l'amante s'était alarmée. Plusieurs fois dans la journée elle m'avait dit : Si pourtant je ne devais plus te revoir! si voulant te sauver, je causais ta perte! tiens, je tremble. Tiens,

ne pars pas, ne me quitte pas, reste ; hélas ! nous avions résolu de mourir ensemble !

Le soir, elle venait de m'enfermer ; elle me laissait un instant seul ; elle était allée me chercher quelques derniers renseignemens indispensables. Je profitai de ce moment pour lui écrire. C'est afin que le lecteur achève de prendre une juste idée de la situation où nous avions été à Paris, et de nos vains projets pour l'avenir, que je lui donne ici l'exacte copie de ma lettre. Il ne tardera point à savoir comment l'original m'est revenu.

A MA FEMME.

De ma cache à Paris, ce 6 Février 1794, sept heures du soir.

« C'est donc demain, ma bien-aimée, que je pars pour la cabane. Par quel chemin la destinée nous aura-t-elle conduits à cet objet de tous nos vœux ? Il fallait donc

qu'auparavant, bienfaiteur et victime de mes compatriotes, lâchement abandonné par tous mes faux amis, je me trouvasse seul au fond de l'abîme où m'avaient précipité les scélérats qui oppriment mon pays. Mais non, non; je n'étais pas seul. Quelque chose me restait de plus consolateur, de plus secourable, de plus fort que mon courage, que mon amour et même que mon innocence, tu me restais, ma bien-aimée... et chaque jour, au péril de ta vie, tu m'as défendu, tu m'as sauvé..... Quel étrange bonheur! chaque jour, chaque nuit, environné de nos dangers imminens, nos armes toujours prêtes sous notre chevet, un pied pour ainsi dire dans la tombe, mais l'âme exempte de tout reproche, mais le cœur plein de nos amours, nous avons constamment, au sein de cette imperturbable tranquillité qui n'appartient qu'à l'homme de courage et de bien; car toi, ma bien-

aimée, ma digne épouse, toi la plus aimable des femmes, tu es en même temps homme de courage et de bien ; nous avons goûté de ravissans plaisirs, que peu de mortels connaîtront. Nous avons, par notre bonheur, bravé, puni nos tyrans. Nous avons, toujours préparés à la mort, épuisé la coupe de la vie. Nous aurions, dans notre ivresse, épuisé l'amour même, s'il n'était pas vrai qu'une passsion comme la nôtre, à l'épreuve du temps et des supplices, est inépuisable. Nous avons, grâce t'en soient rendues, idole de mon cœur, toi peut-être encore autant que ma femme idolâtrée, liberté, nous avons, dans l'asile secret, dans le profond mystère où les oppresseurs nous tenaient ensevelis, nous avons trouvé le moyen de rester libres!

Mais cet état ne pouvait durer. Des mille précautions qui nous sauvaient, une seule oubliée pouvait nous perdre...... La Pro-

vidence, oh oui la Providence vient à mon secours. O ma bien-aimée! c'est encore toi........c'était toi, c'était l'ascendant de ton étoile, c'était ton impérieux génie qui, du fond de cette Gironde, où m'environnaient tant d'embûches mortelles, m'appelaient et m'appelaient sans cesse. Eh bien! le visage découvert, le front levé, le bras toujours armé, l'esprit toujours vers toi, au milieu de leurs comités, de leurs commissions, de leurs satellites, à travers cette foule d'assassins, j'ai passé! Sans toi, je périssais là-bas; sans toi, j'allais périr ici. C'est toi, c'est ta patience qui ne s'altère point quand il s'agit de ton amant; c'est ton courage que rien n'étonne quand il faut résister à l'oppression; c'est ta douce éloquence qui me suscite des libérateurs. O ma bien-aimée! s'il arrivait que cette entreprise, commencée sous de si favorables auspices, eût une fin mal-

heureuse ; je t'en conjure, n'aies pas cette horrible injustice, ne me fais pas cette peine cruelle de t'accuser. Redis-toi, redis-toi sans cesse, qu'infailliblement je périssais ici. Oui, si je me sauve, c'est par toi : si je succombe, c'est la fatalité, c'est le tort de la destinée. N'accuse.... mais non, n'accuse pas...... avec le calme de l'innocence, hâte-toi de te réunir à ton époux. Que dans la tombe encore nous nous retrouvions ensemble!... Tiens, ce sont tes alarmes pour moi qui m'entraînent dans de telles suppositions. Jamais je n'eus autant de confiance. Espère, crois-moi ; ne crains rien : me voilà sauvé. Je le suis ; le ciel le doit, peut-être aux sacrifices que j'ai faits pour le bonheur des hommes, mais surtout à ta généreuse constance, à ton malheureux amour, à ton dévouement magnanime. Ma bien-aimée, je te le dis : long-temps j'ai tra-

vaillé pour fonder la cabane (1); je vais maintenant la choisir. Dans six semaines je t'y posséderai. Nous la goûterons enfin, cette vie casanière que j'ai toujours ardemment désirée; je les savourerai ces délices de la retraite où je serai tout entier à toi, ces charmes de la solitude que j'ai si longtemps sacrifiés à ma patrie ingrate. Mon amie, entends la prière que je te fais à genoux; veille sur toi. Je laisse derrière moi la plus chère moitié de moi-même, tu le sais. Veille sur toi. Laisse tes affaires, si leurs soins doivent te coûter quelqu'imprudence. Soyons plus pauvres encore, et soyons plus promptement réunis. Songe

---

(1) C'était ainsi que nous désignions la retraite où, depuis dix ans, nous brûlions de nous dérober au tourbillon du monde, pour nous livrer sans partage à l'amour. Et cette retraite, on m'assurait aujourd'hui que je l'aurais dans *le Jura*.

à l'inquiétude mortelle où je vais languir.... Te voilà de retour. Que j'aurais de choses à te dire encore !....... Adieu, je t'adore, conserve-toi; je pars le premier, je t'attends. »

Le 7 février, dès six heures du matin, je repris ma course aventureuse. A l'extrémité de la rue Charenton, je laissai ma femme dans le fiacre où elle avait voulu m'accompagner. Je la laissai. J'étais à plaindre, elle l'était davantage : *Celui qui reste est le plus malheureux*. La prudence exigeait que la séparation se fît à quelque distance en-deçà de la barrière; il fallait y passer seul et à pied, pour être moins examiné. De la portière de devant, Lodoïska me suivait d'un œil plein d'inquiétude; elle tremblait que je n'allasse échouer au premier écueil. Elle vit trop bien que la sentinelle m'arrêtait; mais elle vit aussi que, d'un air assuré, je produisais une carte

qui n'était pas la mienne, et que d'un air amical je passais. Qu'en ce moment je sentis vivement ta joie, ma Lodoïska! mais que je souffrais des promptes alarmes qui allaient succéder. Bien des passages plus dangereux me restaient à franchir, et tes regards ne pouvaient plus m'y accompagner. Que je souffrais pour toi! l'absence d'ailleurs, la cruelle absence commençait. Ah du moins ne néglige rien pour l'abréger! A ton tour, dans six semaines, tu me l'as promis! dans six semaines au plus tard, viens te présenter à cette porte; mets-toi sur cette route où je te devance. Hâte-toi, sors de cette ville où si longtemps nous avons cru trouver notre tombeau. Viens avant la fin de mars me joindre dans cette contrée qu'on nous a dit être sûre, tranquille, hospitalière...... Hélas!

Dans le bourg de *Charenton* je trouvai mon brave ami qui m'attendait. Ensemble

nous entrâmes à *Villeneuve-Saint-Georges.* Par une heureuse précaution, j'avais décidé ma femme à trouver bon que, partant un jour plutôt, et devançant la voiture où ma place était retenue de Paris à Dole, je fisse dix lieues à pied, pour l'aller attendre à Melun. C'était un sûr moyen de diminuer les dangers de ma sortie de Paris, et d'être beaucoup moins inquiété dans ses redoutables environs. Nous lui dûmes notre salut à *Villeneuve-Saint-Georges.* Un commissaire du pouvoir exécutif se tenait là, pour examiner à leur passage toutes les voitures publiques, tous les voyageurs à voitures. On me dit son nom que j'ai oublié; tout ce qui m'en reste, c'est que c'était un jacobin qui très-probablement m'aurait reconnu; mais on ne nous fit point à nous, braves piétons, l'injurieux honneur d'une visite commissariale. On nous conduisit seulement à l'officier de garde, qui

n'examina que très-légèrement nos papiers, et sans difficulté laissa passer deux soldats. Deux soldats, car F.... en avait le costume ordinaire. Moi je portais, avec un large pantalon de laine noire, la courte veste pareille, un gilet tricolore, une perruque jacobite à poils courts, plats et noirs, tout récemment faite exprès, et qui m'allait si bien, qu'on eût juré que c'étaient mes cheveux; enfin le bonnet rouge, l'énorme sabre et deux terribles moustaches que j'avais laissées croître pendant ma réclusion. Si, dans cet équipage, je représentais encore quelque chose, ce n'était assurément pas un muscadin; tout cela était alors le grand habit *des grands patriotes*, et s'appelait une carmagnole complète.

J'avais pu entreprendre et j'achevai très-bien cette marche de dix lieues, parce que deux mois de répit et de soins convenables avaient chassé mon rhumatisme.

Le lendemain, tous les voyageurs de la voiture publique que je venais de joindre à......, furent conduits à la municipalité. Un membre du comité de surveillance visait les passe-ports. Je lui donnai le mien, il le lut attentivement, me regarda beaucoup, et, sans me le rendre, demanda ceux de mes compagnons de voyage. Il les examinait tour-à-tour, les leur rendait et retenait toujours le mien; il le gardait à part dans la main gauche, qui se retirait chaque fois que j'avançais la mienne pour le reprendre. Un moment, me disait-il toujours. Je commençais à n'être pas fort à mon aise. Tous mes camarades de route étaient déjà renvoyés, je restais seul avec le surveillant. Tu vas rejoindre l'armée? me demanda-t-il.—Eh non! tu as pourtant assez lu! je vais pour affaires de commerce! Il y rejeta les yeux. Ah! pour affaire de commerce!— Oui.—Donne donc! m'écriai-je.

J'avançais la main. Il fit encore le même mouvement en arrière. Tu es bien pressé! dit-il. — Et toi tu ne l'es guère! ne vois-tu pas que tu as expédié tous les voyageurs, et que la voiture va partir sans moi? — Mais, n'as-tu rien à me dire? — Non, répliquai-je brusquement, dans le style du jour et de mon accoutrement. Il répondit : Eh bien, j'ai quelque chose à te dire, moi. — Sacrebleu! dis tout de suite! — J'ai à te dire, poursuivit-il, en prenant une de mes mains, qu'il serra, et en remettant mon passe-port dans l'autre, j'ai à te dire que je souhaite de tout mon cœur que tu finisses ton voyage sans accident. Adieu. Je répétai adieu, n'en demandai pas davantage, et je cours encore.

Était-ce à mon seul habit que je devais cette politesse? M'avait-il pris pour quelqu'un de sa connaissance? ou plutôt, quoique je ne le connûsse pas, ne me connais-

sait-il pas très-bien ? Voilà ce que le lecteur se demandera, ce que je me suis demandé cent fois à moi-même, et ce que je n'ai jamais pu décider.

Je ne pourrais fidèlement rapporter toutes les bizarres aventures de ce voyage, sans risquer de compromettre le généreux compagnon de mes périls. Je vais donc tout à coup sauter à...; et de ce qui nous arriva dans ce dernier endroit, je dirai seulement que la voiture y restait, mais que nous ne fîmes point la faute de nous y arrêter, même deux minutes. Je savais qu'il y séjournait un représentant montagnard; nous évitâmes habilement le corps-de-garde, qui nous eût peut-être conduits à la municipalité ? celle-ci au comité de surveillance, et l'un des inquisiteurs, au représentant.

De là à....., six lieues que nous fîmes à pied, par un affreux temps. Pour comble de disgraces, l'abondante pluie qui nous

traversait dans la plaine, nous promettait une neige plus abondante dans les montagnes. C'est en sortant de......... qu'on commence à gravir le Jura. On nous dit que la route portait, dans les passages les moins chargés, trois pieds de neige. Dès cinq heures du matin, nous nous y enfonçâmes.

Avant la fin d'une journée pénible, j'embrassai le généreux F...... Charmé d'avoir achevé son ouvrage, il allait reporter une heureuse nouvelle à ma femme impatiente. Ah ! qu'il jouisse à Paris d'un bonheur constant ! qu'au milieu des forfaits qui règnent dans ma patrie, ses vertus y demeurent méconnues, pour n'y être pas châtiées. Il est du moins une récompense qui ne saurait lui manquer, cette joie intérieure, ce délicieux sentiment qui suit les belles actions courageusement faites, vivra dans son cœur. La reconnaissance ne mourra pas dans le mien. Adieu, mon ami.

Je fis quelques pas, j'entrai dans ma retraite. S'il daigne un moment arrêter ses regards sur moi, Dieu même doit jouir de l'une de ses œuvres. Ce ne peut être un spectacle indifférent pour sa justice, que celui d'un homme libre, d'un homme de bien, enfin arraché au glaive des dictateurs et des brigands. Mais sa protection n'embrassera-t-elle que moi? Voudra-t-il laisser un peuple immense sous le joug des oppresseurs les plus détestables? ou, pour le châtiment d'une multitude entraînée, souffrira-t-il que ces tyrans soient remplacés par d'autres tyrans? A peine débarrassé de mes plus imminens périls, je tournais ainsi sur mon pays des regards d'inquiétude; ainsi je formais, pour son affranchissement, d'inutiles vœux (1).

De l'impénétrable asile, de la caverne profonde où je m'étais jeté sur les âpres

(1) Souvenez-vous que Robespierre vivait encore.

montagnes qui de ce côté limitent la France, je voyais et je touchais pour ainsi dire l'antique Helvétie. Au premier bruit, à la moindre alarme, je pouvais me précipiter sur le territoire neutre, puis, ayant vu passer l'ennemi, remonter à ma retraite, et rentrer en même temps dans ma patrie.

Tout ce que j'ai souffert, tout ce dont j'ai joui dans ces retraites, vous ne pouvez le concevoir. Au moins j'y nourrissais mon indépendance. Tous les bons sentimens de mon cœur, ses mouvemens les plus louables, il m'était permis de les épancher. Je le pouvais au milieu de ce bois solitaire où je restais des journées entières, où je ne restais pas assez. C'est-là que, tantôt renversé sous de noirs sapins, pensant à ma famille à jamais quittée, je soupire; et tantôt me rappelant toute ma patrie, la gloire qui lui était promise et l'opprobre dont ils la souillent, la pros-

périté dont elle allait jouir et les décombres qui la couvrent, sa liberté d'un jour et son esclavage éternel, je pleure. C'est encore là qu'appelant l'amour à mon aide, l'amour et l'espérance, son inséparable compagne, je grave sur l'écorce tendre du *fayard* le chiffre de mon amante qui demain, peut-être, me sera rendue. Et puis, afin de donner le change à mes vives agitations, je foule de mes pieds impatiens cette terre agreste, avec rapidité je parcours les silencieux labyrinthes de ces retraites; avec effort je gravis les énormes roches, jetées sans ordre, taillées à pic, chargées de chênes immenses; bientôt, comme suspendu sur les bords les plus élevés de cet abîme, au fond duquel un torrent innavigable roule à grand bruit son onde anti-diluvienne, je me retrouve, je pense, je donne l'essor à mes idées les plus hardies. Quel

mortel viendrait ici jusqu'à moi ? Ici, loin des hommes et devant Dieu, malgré toutes les révolutions, en dépit de tous les tyrans, je suis encore moi, je suis libre!

Mais, ô tourment! si dans le lointain quelques hommes se montrent, s'il n'est pas impossible que l'un d'eux m'entrevoie, il me faut soudain quitter ces hauteurs, m'enfoncer dans le plus épais du bois, retrouver mon dernier asile, ou malheur à moi!..... Alors je me rappelle que ce fut ton sort, ô mon maître! ô mon soutien! sublime et vertueux Rousseau. Toi aussi, pour avoir bien mérité du genre humain, tu t'en vis persécuté. Toi aussi, pour avoir été l'ami du peuple..... Ciel! que d'efforts ont été tentés pour rendre odieux ce titre qui, malgré tant de forfaits, restera toujours honoré! Toi aussi, pour avoir été l'ami du peuple, tu fus méconnu, détesté, maltraité par lui. Dans des contrées voi-

sines, à quelques vingt lieues d'ici, à Neufchâtel on te jetait des pierres! en de telles extrémités pourtant tu m'as donné l'exemple de porter encore le poids de la vie; mais qui t'en imposait le devoir? tu n'avais que *Thérèse*, et c'est Lodoïska que j'attends.

Hélas, elle n'arrivait pas! plus de six semaines s'étaient écoulées; je n'avais eu de ses nouvelles qu'une fois. L'espérance commençait à quitter mon cœur. J'avais donc perdu l'unique bien par lequel, attaché désormais à la vie, j'aurais pu la chérir encore. Je l'avais perdue! Eh comment! pour m'avoir sauvé, elle gémissait dans les prisons, elle périssait sur l'échafaud. Quel homme assez malheureusement sensible se représentera mes agitations, mes angoisses, tous mes désirs de vengeance et de mort. Avec l'aurore j'allais me jeter dans ces bois, naguère seulement mélan-

coliques, maintenant tristes, sombres, pleins d'horreurs. Sur ces roches où dernièrement je me bornais à fuir les hommes, aujourd'hui je venais chercher les images du chaos, des abîmes, de la destruction. Que de fois j'ai, d'un œil d'envie, mesuré ces deux cents pieds d'élévation, d'où je pouvais, me précipitant, rouler de pierres en pierres, et déjà mille fois brisé, m'engouffrer dans ces eaux rapides, tempétueuses, blanchies d'écume, et d'ailleurs trop peu profondes pour empêcher que de tout mon poids, centuplé par la chute, je n'achevasse de me mettre en pièces sur les tranchans du roc vif qui formait leur lit; mais de quelle utilité serait cette fin? Aussitôt mon esprit s'élevait à d'autres pensées. Il n'y en eut point de si folles, de si forcénées qu'elles fussent, que je n'embrassasse d'abord avec passion. Je voulais, sous un nouveau déguisement, rentrer à Paris,

pénétrer jusqu'au cabinet de Robespierre, et le pistolet sur la gorge, le forcer à me signer l'ordre qui rendrait à ma Lodoïska sa liberté. Puis, contraint de m'avouer les invincibles difficultés de l'exécution, je me bornais à examiner lequel des oppresseurs de mon pays je devais aller immoler sur la tombe de mon épouse. Enfin, ma tête s'étant un peu reposée, je m'arrêtai au dessein que voici :

Je manderais au *dictateur*, que l'un des proscrits du 31 mai, celui qu'il détestait le plus sans doute, respirait sur la frontière de France, hors de ses recherches, hors de ses atteintes. Pourtant je lui proposerais la tête de cet ennemi, à cette condition seule que ma femme serait amenée saine et sauve dans mes roches. Au moment où elle y poserait le pied, je descendrais dans la plaine, moi, je me remettrais sous la hache des licteurs.

On sentira tout ce que ce projet avait de hasardeux. Ma dernière espérance était que ma femme, qui portait dans son sein l'unique fruit de nos amours, consentirait à vivre pour élever le fils de son amant, et peut-être un vengeur à la patrie. Que si le traître Robespierre prenait ses mesures de sorte qu'en attirant la seconde victime, il put aussi retenir la première, au moins Lodoïska ne mourrait pas seule; ensemble nous irions au supplice, je finirais d'une manière moins triste pour elle et plus digne de moi.

Cinq semaines s'étaient écoulées dans les tourmens de cette fièvre où mon corps épuisé perdait le reste de ses forces, mais où mon âme s'exerçait de plus en plus aux résolutions magnanimes. Un jour, celui-là doit faire époque dans ma vie; c'était vers midi, le 21 mai: un homme comme moi victime de la tyrannie, un ami que je m'é-

tais fait dans ces solitudes, m'entraîna, sous je ne sais plus quel prétexte, dans une route où je n'avais jamais été, une traverse de. . . . . . . à . . . . Vous vous laissez abattre par le chagrin, me dit-il ; eh pourquoi? votre malheur n'est pas certain : je parierais même que vous reverrez votre épouse très-incessamment . . . . . . Jamais, citoyen, tout me le dit : jamais. Il s'était arrêté ; il attachait à quelques cents pas son regard attentif. C'est un char-à-bancs, reprit-il, je n'y distingue qu'une citoyenne avec le conducteur. Tenez, c'est peut-être votre femme! — Ah citoyen! par pitié, gardez-vous de me présenter de pareilles images. Il poursuivit : Ma foi! je n'y vois qu'une femme en habits de voyage, et elle a des malles. Je m'écriai : Ami, ne vous jouez pas de mon désespoir ; je vous avertis qu'il y aurait de quoi me rendre fou. Il indiquait de la main le point de la route où il

apercevait la voyageuse; je repoussais sa main, je tournais la tête, je fermais les yeux.

Cependant le conducteur faisait claquer son fouet. La légère voiture venait à nous de toute la vîtesse des chevaux. Bientôt une voix, quelle voix, grand Dieu! celle de ces esprits célestes que peint Milton, ne laisse point à l'oreille charmée d'impression plus ravissante. Une voix dit: *Arrêtez!* Son doux accent m'a fait tressaillir. Je vole, je me précipite sur le char. C'est Lodoïska qui s'élance; c'est elle que j'enlève dans mes bras. Quel fardeau! quel moment!

Mon bonheur n'a duré que trois jours. Il a fallu se résoudre encore à l'absence, à ses tourmens, à ses périls, ma femme a dû le vouloir; j'ai dû le souffrir. Elle est partie; elle est rentrée........ Quoi! dans Paris! dans cette ville ennemie?...... Elle y est rentrée, oui. Je ne saurais dire en

ce moment, comment ni pourquoi l'invincible nécessité l'ordonne; au reste, tant de sûretés garantissent le succès! Je suis tranquille. Depuis douze jours elle est à Paris; elle y est arrivée sans accident, sans inquiétude; j'en ai la nouvelle. C'est après demain qu'elle en sort..... Je l'attends dans neuf jours; dans neuf jours nous nous réunirons, nous nous réunirons pour essayer de nous ouvrir, à travers de nouveaux dangers, le chemin de quelques contrées plus heureuses; mais quoiqu'il arrive, pour ne nous plus séparer.

Bois d'Élinens, de ce jour, du jour de son arrivée, vous avez recouvré toutes vos beautés naturelles. Vos frais gazons, vos bocages tranquilles, vos perspectives variées, vos sites romantiques n'inspirent plus que les douces rêveries, les émotions tendres, l'espoir, la joie, le bonheur; je l'ai conduite sous vos rians berceaux, mon

épouse ; avec tous ses attraits elle s'y est promenée, avec toutes ses grâces elle s'est reposée sur l'énorme colosse, dernièrement déraciné par l'ouragan terrible ; absente maintenant, c'est ici que je la retrouve, j'ai remarqué le lieu, j'ai remarqué la place ; chaque jour je la viens reconnaître, je viens chaque jour reprendre celle que j'occupais tout auprès d'elle ; la sienne, je la lui garde, je la lui garde entière et respectée. Non, jamais couple heureux, aussi doucement agité d'une passion à la fois vive et tendre, sainte et durable, ne parut dans vos retraites, jamais ! A moins que de Clarens, peu distant de vos solitudes, de ce Clarens célébré par *l'écrivain sublime*, Julie d'Étanges n'y soit venue, belle de sa jeunesse, de ses charmes, de son amour surtout, et même de ses remords, après la nuit si fortunée ; à moins qu'elle n'y soit venue amenant avec

elle le digne ami de son cœur, ce Saint-Preux rappelé pour mille délices de l'exil de Meillerie, de cette roche désormais immortelle, que je n'ai pas touchée, mais que j'ai vue. Que s'ils ont aussi visité vos ombrages, bois d'Élinens, vous pouvez vous glorifier d'un rare prodige : en moins d'un demi-siècle, vous avez vu deux couples amans.

Depuis que je parcours leur vaste enceinte pour y chercher les plus douces retraites, Lodoïska, j'ai découvert, entre ce bois touffu qui, vers l'occident, se présente en amphithéâtre, par mille détours monte peu à peu vers la plaine, la couvre toute entière, et d'une pente insensible se prolonge jusqu'à la vallée ; entre ces roches qui, du côté de l'orient, bornant ces vastes promenades, élèvent, taillé pour ainsi dire à pic, leur inabordable rempart chargé de forêts éternelles ; près de ces

eaux qui, plus loin resserrées, se précipitent impétueux torrent, mais ici, libres dans un vaste espace, s'écoulent ruisseau paisible; au milieu de ces jardins inimitables où, dans sa sauvage magnificence, la nature a jeté des modèles pour le génie de Kent (1) et le désespoir de ses trop faibles successeurs, parmi tant d'enchanteurs asiles, j'ai découvert l'asile enchanteur. Des chênes centenaires et des sapins avec eux vieillis, entrelacent leur cent bras, de cent manières différentes; autour d'eux, sous leur ombre, et condamnés à ne s'élever qu'après leur chute, de jeunes fayards, quelques rares platanes, une foule de rosiers sauvages se pressent, se confondent, et dans les formes variées qu'ils affectent, laissent au centre un salon de verdure, d'où les flammes de l'été qui

(1) Il passe pour l'inventeur des jardins anglais.

commence, ne chasseront jamais les perles du matin, les ombres du soir, la fraîcheur amie de Vénus et les ténèbres ministres de l'amour; là, j'entends l'onde amoureuse expirer sur sa rive, le zéphir caresser la prairie, aux pieds de ces arbrisseaux philomèle, tendre et timide, gémir ses amours, tandis qu'énorgueillie des siennes, au sommet de ce chêne altier, le chantre des forêts module ses airs poétiques; enfin, mille oiseaux saluer de leurs concerts la brillante aurore et tous les plaisirs qu'elle ramène. Mais ce qu'il m'est donné de n'y plus entendre, ce sont les êtres de mon espèce; jamais le bruit de leur marche et le son de leur voix ne m'y inquiètent; je ne sais quelle déité conservatrice veille sur ces lieux préférés, et de ses soins jaloux en écarte tout mortel indigne: j'y ai passé des journées entières, sans qu'aucun profane y soit venu troubler mes souvenirs

et mes espérances, sans qu'aucun m'ait réduit, par son approche, à voiler ton image. La fable nous a-t-elle trompés? Serait-ce donc ici qu'Endymion reçut un baiser de Diane? Ou plutôt je me figure que tel était le bosquet où la tendre Héloïse recevait de son heureux maître les leçons de l'amour. Je t'y menerai, dans ce bosquet, Lodoïska; à travers les nombreux détours du labyrinthe, qui le masque, je serai ton guide; tu seras accueillie de la déité tutélaire; ton nom lui plaît : elle a cent fois répété ton nom. Tiens : nous avons longtemps erré, je viens d'écarter quelques branches, regarde : voilà cette difficile entrée; tu n'aperçois rien encore? Avance, approche, baisse-toi. Passe inclinée sous ces pesans rameaux que je soulève, sous cet arc triomphal que mon bras soutient pour toi.

Maintenant, ô mon épouse idolâtrée, je

vais graver sur ces arbrisseaux tes chiffres déjà mille fois gravés dans ces solitudes ; et si quelque jour des hommes libres et des amans, sans doute il s'en retrouvera dans ces contrées républicaines, si des amans ont mérité que ce délicieux asile leur soit ouvert, à l'aspect de cet antique monument de notre union fortunée, ils sentiront leurs cœurs pénétrés d'une émotion plus douce ; alors reportant sur les événemens de notre vie leurs tristes pensées, touchés d'attendrissement, ils accorderont quelques plaintes à nos malheurs peu communs ; qu'ils pleurent le fruit laborieux de nos veilles, le précieux reste de nos amis, la patrie si chère, à notre printemps perdus, et perdus sans retour ; qu'ils pleurent, nous le permettons. Mais que bientôt, consultant leurs cœurs, saisis de cet enthousiasme qui n'appartient qu'aux vrais amans, que bientôt ils s'écrient dans

leur joie: La foule des mortels dut encore leur porter envie ; il leur restait l'amour.

Dieu protecteur, grâces te soient rendues ; elle est de retour ! C'est sous ses yeux que je jette ces dernières lignes. Il est donc certain qu'il existe une Providence rénumératrice. Chaumette, Lacroix, Marat, tous leurs plus vils complices, tous mes plus cruels persécuteurs ne sont déjà plus. Qu'ai-je dit ? Le plus cruel respire encore ; il règne, il règne en tyran. Mais je doute qu'au sein de ses passagères grandeurs, il parvienne quelquefois à saisir l'ombre d'une vraie jouissance : moi cependant je vis pour Lodoïska.

Tu m'appelles, un moment je t'en prie ! Permets que j'ajoute deux mots ; ce travail m'est doux, c'est de toi que je vais m'entretenir :

Un lecteur attentif a pu s'apercevoir qu'il y avait dans ces Mémoires une lacune im-

portante ; je n'ai pas fait le récit des obstacles que ma femme a surmontés pour retourner du Finistère à Paris, et venir de Paris au Jura ; je ne l'ai pas fait, je m'en suis bien gardé. C'est elle qui l'écrira ; elle l'écrira de ce style enchanteur, qui dictait les lettres qu'elle m'adressa pendant les dix premières années de notre amour alors malheureux. Puisse toute sa correspondance et la mienne, précieux dépôt laissé en France aux mains d'un ami fidèle, se conserver et quelque jour être publié ! C'est là que se rencontrerait ma justification complète ; fier de mon amante, j'ai l'orgueil de croire aussi que le monument où l'on verrait nos âmes, ne paraîtrait pas indigne de ses auteurs. Au reste il m'importe assez peu qu'après avoir parcouru le recueil, un lecteur superficiel se demande si l'homme qui gagna le cœur d'une femme douée de tant d'esprit, d'une sensibilité si

exquise, d'un si grand courage et d'une foule de rares talens, n'en avait pas lui-même un peu plus que bien d'autres. Mais ce que j'aime à penser, c'est que l'amant tendre et le philosophe sensible n'achèveraient pas cette attendrissante lecture sans s'être dit plus d'une fois : Puisqu'il mérita d'être aimé d'elle, il fut vertueux.

Pourquoi ma femme a fait ce dernier voyage à Paris, comment elle a su sortir encore de cette ville redoutable, et venir une seconde fois dans mes roches, c'est ce que ma femme aussi dira, mais dans un autre temps. Ni moi non plus je ne saurais rendre compte aujourd'hui des hasardeux projets que nous formons, des lointaines espérances qui nous restent. Dieu protecteur, ne retire pas le bras qui nous appuie, guide-nous, marche devant les amis des peuples; peut-être ceux-ci ne sont pas ingrats. Si pourtant, de ces trois proscrits

que je vais confier encore aux événemens, un doit succomber dans l'aventureuse entreprise, ah je t'en conjure, que ce soit moi! Donne à Lodoïska la force de me survivre, et sauve notre enfant.

O Dieu! si tu voulais avant tout sauver mon pays.

Fini dans nos cavernes, le 22 juillet 1794, quelque jours avant la chute de Robespierre.

LETTRE

A LA

CONVENTION.

Le 20 frimaire l'an III de la république, une et indivisible.

Représentans,

A la voix des libérateurs du 9 thermidor, les républicains entr'ouvrent leur tombe; et moi aussi, je demande que vous me rendiez le feu et l'eau.

Hébert poussa sur moi tous ses

hommes de sang; Pache vint me dénoncer; Henriot s'arma contre vous pour me saisir; Couthon décréta qu'on m'arrêterait; Saint-Just créa mes crimes; Amar dressa mon acte de proscription; Barrère me mit hors la loi.

Le premier qui vous dénonça le tyran, les forfaits qu'il avait commis, les forfaits plus grands qu'il voulait commettre, ce fut moi. Me refuseriez-vous la faculté de repousser devant vous la calomnie du tyran? les formes qui ont protégé Carrier même, me les raviriez-vous? Non, non, vous êtes justes, car vous êtes libres.

Amar et Barrère sont au milieu de vous : réduisez-les, pour la première fois, à regarder leur victime en face : contraignez-les enfin à m'accuser, moi présent, non devant la troupe d'assassins qu'ils appelaient un tribunal, mais devant des juges impartiaux, intègres, irrécusables, devant vous; qu'un décret ordonne entre eux et moi cette confrontation solennelle, et j'accours.

Je ne vous parle point des mille périls, des maux sans nombre qui m'ont accompagné; tant d'autres en ont enduré plus que moi. Moi, tantôt au fond des souterrains,

et tantôt sur d'âpres montagnes, errant, abandonné, proscrit; mais seul du moins et libre, j'ai pu souvent à haute voix protester contre la tyrannie. Ils ont souffert plus que moi, sans doute, les dignes envoyés du peuple, dont les uns ont, pour l'amour de la liberté, reçu des fers, et les autres, restés en présence de l'oppresseur, ont, sous son bras toujours menaçant, patiemment préparé, généreusement attendu l'instant de se relever et de le précipiter. Ce n'est donc pas de ce que vous allez terminer mes détresses, que je vous remercie; mais je vous re-

